

Robert DELIÈGE

Anthropologue belge spécialiste de l'Inde  
professeur à l'Université de Louvain.

(2006)

Voyage à nowhere.  
*Itinerrances orientales - 1973*

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES  
CHICOUTIMI, QUÉBEC  
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi  
Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)  
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Robert Delière

### **Voyage à nowhere. Itinerrances orientales – 1973.**

Les Éditions Téraèdre, 2006, 128 pp. Collection : “L’écriture de la vie”.

L’auteur nous a accordé, le 1<sup>er</sup> avril 2020, son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Robert Delière : [deliegerobert@gmail.com](mailto:deliegerobert@gmail.com)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5” x 11”.

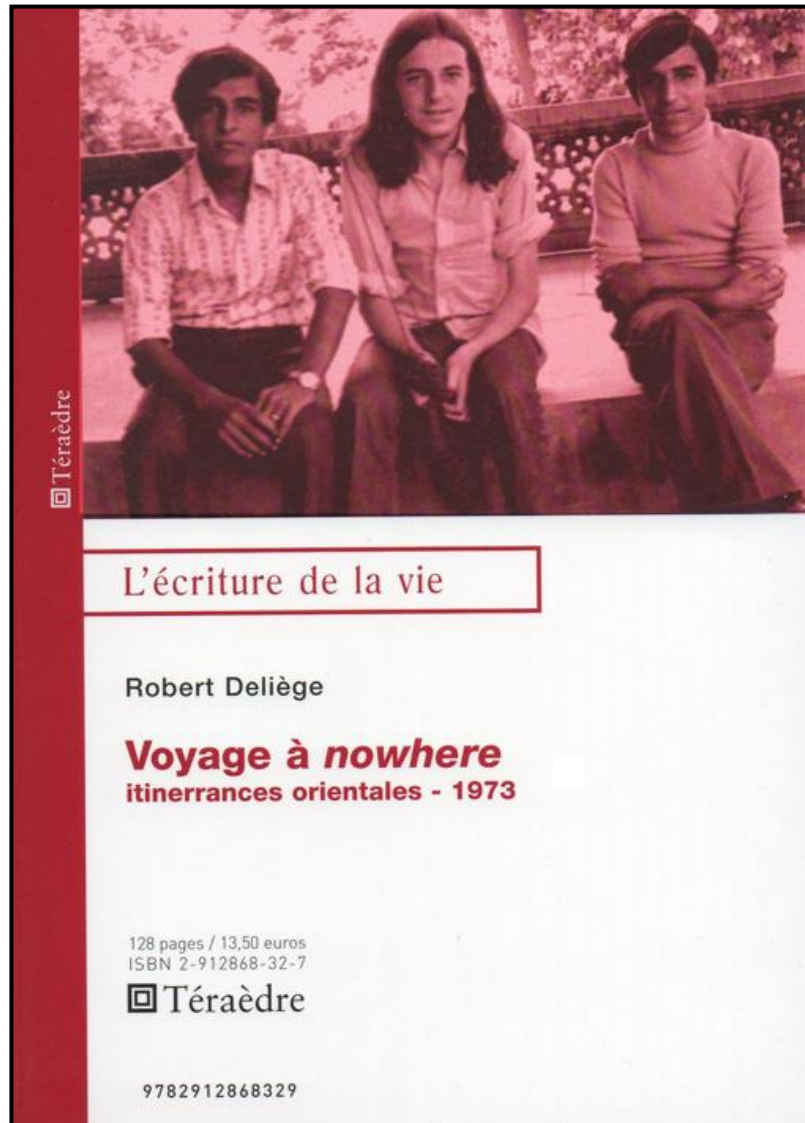
Édition numérique réalisée le 5 avril 2020 à Chicoutimi, Québec.



Robert DELIÈGE

Anthropologue belge spécialiste de l'Inde  
professeur à l'Université de Louvain.

**Voyage à nowhere.**  
*Itinerrances orientales – 1973.*



Les Éditions Téraèdre, 2006, 128 pp. Collection : “L’écriture de la vie”.

**Voyage à nowhere.**  
*Itinerrances orientales – 1973.*

## Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Chapitre 1.](#)

[Chapitre 2.](#)

[Chapitre 3.](#)

[Chapitre 4.](#)

[Chapitre 5.](#)

[Chapitre 6.](#)

[Chapitre 7.](#)

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

## Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Robert Deliège est professeur d'ethnologie et d'Histoire de l'Inde à l'Université de Louvain-la-leuve. Auteur de nombreux ouvrages savants, il est membre de l'Académie royale de Belgique.

Au début des années 1970, un étudiant belge, comme des milliers de jeunes Européens, décide qu'il «doit» prendre la route pour se rendre en ce lieu mythique qu'est alors Katmandou. Quelque trente années plus tard, l'universitaire chevronné se souvient encore de ce voyage, et en fait le récit : «Je suis de ceux qui pensent, sans doute à tort, que le passé est préférable au présent et que les jours ou les temps que nous laissons derrière nous furent heureux et meilleurs. [...] Pour ne pas me laisser submerger par la nostalgie, je ne la tolère qu'accompagnée d'une bonne dose d'ironie qui, seule à mon sens, permet d'éviter de sombrer dans la triste mélancolie. Lorsque donc j'ai eu envie de faire revivre cette formidable expérience qui fut mienne, j'ai revu le jeune homme que j'étais avec les qualités et les défauts inhérents à la jeunesse. Avec le temps, je portai un regard mi-tendre mi-amusé sur ce garçon qui, à y regarder de plus près, ne me semblait pas très sérieux.»

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 1

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque, d'aventure, il m'arrive aujourd'hui de repenser à cette période de ma vie, j'éprouve des sentiments confus, étrange mélange de nostalgie et de mépris. Nous n'avions pas vingt ans, c'était une grande époque. Je revois ces garçons portant, parfois jusqu'à mi-dos, des cheveux longs qui, comme toutes les modes anciennes, nous paraissent un peu ridicules aujourd'hui. Nous arborions des *blue-jeans* sales et délavés, rapiécés de toutes parts. Certains se nouaient des foulards colorés au cou, dans les cheveux ou même autour de la cuisse et ils parlaient de paix et d'amour, même lorsqu'ils ne l'avaient jamais fait. La musique avait remplacé les chansons et, pour toutes paroles, on y entendait des "*coming home, baby*" ou des "*I love you*" ; nous disions qu'elle était planante, malgré ses ennuyeux solos de guitare et de batterie qui n'en finissaient pas de finir et des doubles 33 tours ne comprenant qu'un seul et long morceau que l'on prétendait trouver beau. Nous aimions nous asseoir par terre, dans la rue, afin que les "bourgeois" s'en offusquent. Avec nos parkas déteints, nous prenions toujours une mine de déterré, les yeux délavés par les soi-disant "voyages", ou mieux encore les "*trips*", que nous ne faisons presque pas. La drogue, que nous appelions "merde" ou *shit*, était chère et, n'ayant pas trop d'argent, nous en parlions plus que nous n'en fumions.

Une fois par an au moins, nous nous rendions à Amsterdam, ou alors dans quelque autre haut lieu de l'internationale hippie. C'était là un véritable pèlerinage, avec tous ses rites et ses cérémonies. Aucun de nous ne roulait carrosse mais, l'écologie n'existant point encore, nous



n'empruntions les transports en commun qu'avec une extrême réticence, un peu condescendante. Le train était déshonorant, La gare pouvait, à la rigueur, servir à faire la manche mais, pour nous déplacer, seul le "stop" nous convenait. Quand nous montions dans une voiture particulière, c'était de mauvaise grâce, en étalant bien notre mépris pour cette impardonnable concession à la vie bourgeoise. L'avion ne valait guère mieux que le chemin de fer et nous semblait horriblement bourgeois, à vrai dire sans intérêt. Il fallait "faire la route", c'est-à-dire du "stop", non que nous prenions un quelconque plaisir à avaler ainsi des milliers de kilomètres ; nul n'était moins hédoniste que nous, nous n'avions aucun plaisir. Mais c'était ainsi, et pas autrement ; on ne prenait pas l'avion, un point c'est tout. Il ne fallait pas non plus s'encombrer de trop de bagages et surtout pas de valise. Le strict minimum, enfoui dans un vieux sac à dos, afin d'être plus "libre" encore.

Une fois à Amsterdam, il convenait de passer une heure par jour, au moins, sur le "Dam", cette grande place du centre de la ville où des *freaks* du monde entier s'offraient en spectacle à des "touristes" (mot abject s'il en est) venus d'aussi loin. Assis au milieu de cette belle jeunesse, nous nous sentions fiers d'être si tristes. Nous aurions voulu nous voir et prenions des airs les plus détachés possibles. Il importait de ne surtout pas montrer qu'on jouissait d'être là, d'être regardés et considérés comme des spécimens rares. Avec notre tabac à rouler, pour faire drogue et fauché, notre sacoche en laine mauve pendant nonchalamment sur le côté, et notre teint si pâle, il faut dire que nous avions l'air de vrais hippies. *Love brother* et tout le saint tremblement. Nous ne parlions pas l'anglais, mais nous aimions nous joindre à un groupe anglo-saxon, cette langue augmentant considérablement l'impression d'authenticité qui se dégageait de notre être. Nous passions là des heures aussi mornes que le temps ou la couleur des bâtiments du port. Que nous nous emmerdions ! Mais nous aimions nous emmerder. J'éprouve parfois du regret, aujourd'hui, à penser que nous aurions pu passer notre jeunesse à rire et à danser, à nous amuser et à courir les filles. Mais non, tout cela avait cessé avec notre dix-septième année. Nous étions devenus anxieux et sérieux, préoccupés par les flics qui, pourtant, ne s'intéressaient que de très loin aux petits minables que nous étions.

Le grand chic à Amsterdam consistait à dormir dans un *sleep-in*. Qui n'a pas connu les *sleep-ins* amstellodamois n'a pas tout connu de la vie.

Il s'agissait d'anciennes usines abandonnées qui avaient été transformées en dortoirs. Enfin, "transformées", c'est beaucoup dire. Disons qu'on y avait seulement placé, un peu partout, des vieux lits vaguement superposés et sans matelas. Aucune décoration ne venait "égayer" l'atmosphère ; rien que ces lits métalliques, perdus dans d'immenses ateliers désaffectés. C'était l'ambiance. La nuit n'y coûtait pour ainsi dire rien, ce qui, au vu du confort offert, était encore cher payé. Avant d'aller dormir, on cherchait, dans toute l'usine, un morceau de mousse à poser sur le sommier. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, une jeune fille forniquer, c'est le terme qui convient, en public, sans aucune gêne et en pleine lumière. Y prenait-elle du plaisir ? Était-ce cela l'amour, me demandais-je naïvement ? Cet endroit était sordide, comme d'ailleurs les mines patibulaires, mais alors là pas tibulaires du tout, que nous tirions afin de ne surtout pas sourire.

Dans la capitale batave, il y avait aussi le Paradiso, une ancienne église peinte, dans un mauvais goût qui ne nous étonnait même pas, en rouge, bleu et blanc tout en se voulant le temple et *nec plus ultra* de la contre-culture. On pouvait y voir un film sur Woodstock à l'étage, écouter un groupe rock plus ou moins anglais dans la nef ou boire une tisane dans la crypte. Le tout dans la même atmosphère de murs intérieurs salement repeints en rose et de mégots traînant par terre. "Le Paradiso c'est génial", disions-nous. Pourtant, à part écouter de la musique, la plupart du temps passablement mauvaise, on n'y faisait quasiment rien. Mais ne rien faire, il est vrai, constituait notre passe-temps favori. Alors, le Paradiso était génial parce qu'on y rencontrait des gens en *blue-jeans* délavés, avec des parkas, des sacoches et surtout des cheveux longs, le ruban à fleur étant optionnel. Nous y accostions aussi quelques braves revendeurs de drogue, principalement de haschisch mais, au fond, cela ne nous intéressait pas vraiment. Pourtant, il fallait bien, une fois au moins, se mettre à tirer sur un joint ; car aller à Amsterdam sans "fumer", c'était un peu comme aller à Lourdes sans allumer un cierge au pied de la Vierge ou, pour prendre une métaphore résolument contemporaine, aller au MacDo sans manger de *hamburger*. Et cela, nous n'y tenions point. Mon ami Lucien, un garçon bien équilibré qui, la première fois, m'avait emmené là-bas, m'avait aussi prévenu que le H, c'était formidable et tout. Moi je n'y connaissais rien, sinon les sornettes qu'on nous débitait à l'école. Je faisais, à l'époque, circuler en cachette le *Petit livre rouge des lycéens* qui était interdit et

risquait de me valoir de sérieux ennuis. On y lisait que le haschisch ce n'était pas ce qu'on en disait à l'école. Et puis, il y avait Jerry Rubbin qui hurlait "*DO IT !*" Alors, rien que pour leur montrer, à tous, combien je les emmerdais, cela me tentait de fumer. Dans un café, le premier soir, Lucien se joignit à un groupe de Hollandais qui se passaient un "joint", ou peut-être était-ce un *shillum* ? Question grave, à laquelle je ne puis répondre cependant. D'un air expert, il mit la chose entre ces doigts et aspira la fumée dans une grande bouffée. Moi, je n'osai en faire autant, mais je le regardai avec une certaine admiration. Il me fit croire, un peu plus tard, dans la rue noire, qu'il était complètement défoncé et qu'il planait. Je devais très vite me rendre compte que cette seule bouffée n'avait pas dû lui produire beaucoup d'effets, à ce crâneur. Car le lendemain même, je me décidais moi-même à franchir le pas, sur la scène même du Paradiso. Y a-t-il plus bel endroit pour un "dépucelement" narcotique ? Toujours est-il qu'un grand efflanqué, un foulard dans les cheveux, me passa une grosse cigarette roulée que je n'hésiterai pas à qualifier de "joint". Je tirai timidement deux bouffées qui ne me firent strictement aucun effet. Je me sentais pourtant passé de l'autre côté de la barrière. Le lendemain, sur le "Dam", les gens pourraient me montrer du doigt et je me promettais bien de prendre une mine plus apathique que d'habitude ; j'avais enfin raison d'avoir peur des flics, de devenir "parano", de flipper quoi.

Les expériences ultérieures ne renforcèrent guère cette fierté. A plusieurs reprises, par la suite, à l'occasion d'une bonne défonce, défonce il y eut vraiment. C'était une expérience atroce qui m'enseignait ce que "flipper" veut vraiment dire. J'étais tellement angoissé de perdre ainsi le contrôle de moi-même que mon coeur se mettait à battre à une vitesse folle et que tous mes autres sens semblaient se brancher sur ce maudit organe ; je croyais, à tout instant, passer l'arme à gauche. Une fois, tout particulièrement, dans une chambre d'étudiant, j'ai déliré de peur pendant des heures et je crois même avoir prié Dieu de m'aider à en sortir. Le haschisch, avalé dans une tasse de café, ne représentait probablement aucun danger, mais je ne pouvais supporter de perdre ainsi la maîtrise de mon corps et plonger dans le mystère et l'illégalité. Il y avait, à l'époque, peu de gens qui prenaient du haschisch. Nous étions des précurseurs, mais moi je n'étais visiblement pas fait pour cela : je m'y sentais contraint afin de ne pas décevoir des camarades pour lesquels ne pas fumer équivalait à devenir indicateur de police.

L'*indic* était un personnage essentiel de notre monde, le "mauvais", le *bad guy* dans un pseudo-univers d'amour et de paix. Alors pour ne pas sombrer dans la peau d'un tel personnage, je tirais sur les joints, le plus mollement possible, et recrachais la fumée, le plus vite possible. Lorsque je ne ressentais aucun effet, j'étais tellement heureux de ne pas "flipper" que je planais presque autant que les autres. Mais, au fait, planaient-ils vraiment ? Ne simulaient-ils pas, eux-aussi. Pas tous, c'est certain, car quelques uns sont passés aux drogues dures. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Mais la plupart d'entre nous avaient reçu une éducation avec des repères et plein de bons vieux interdits, bien réacs, si bien que nous savions qu'il y avait des limites à ne pas franchir. Seuls l'herbe et le haschisch étaient acceptables ; même pour les pionniers que nous étions, et il nous était facile d'en rester là et de refuser toute autre chose. Je n'ose imaginer ce qui se serait passé si j'avais été contraint à prendre du LSD. J'étais tout à fait le genre de gars qui se jette par la fenêtre de trouille.

A Amsterdam, nous passions parfois une nuit dehors, à dormir sous un pont dans la nuit froide du mois d'octobre. Puis nous faisons la manche, sans doute, pour nous convaincre que notre détresse était aussi matérielle. Ce n'était nullement le cas pourtant. Nous étions des adolescents de bonne famille, classe moyenne et tout, qui ne parvenions pas à passer cette période de notre vie d'une manière détendue. Nous étions comme les *punks* d'aujourd'hui, mais avec la laideur et l'agressivité en moins. Eux sont teigneux, nous, nous étions des mollasses, de vrais paillassons. Autre différence essentielle, nous n'allions jamais chez le coiffeur. Cela peut paraître anodin aujourd'hui, mais cela le devient moins si l'on considère les luttes épiques qu'il nous fallut mener contre nos parents et toute autre forme d'autorité afin d'éviter un passage chez le Figaro du village. Tout et tous s'opposaient à nous. A l'école, nous nous faisons menacer d'expulsion, puis renvoyer effectivement pour quelques misérables mèches au-dessus de l'oreille. Toutes sortes de gens nous insultaient dans la rue s'enquérant de savoir si notre coiffeur était mort. Nous, on aurait bien voulu qu'il soit mort. Nous nous faisons traiter de nana, de sale type et même de Jésus-Christ, une drôle d'injure celle-là. Des amis d'enfance, restés bien propres, la nuque et les oreilles bien dégagées de toute influence néfaste, nous méprisaient et jasaient derrière notre dos, comme de vieilles commères. Mais nous, on s'en foutait, on aurait préféré crever

plutôt que de couper un seul cheveu de notre tête. Nos cheveux, c'était tout pour nous, notre force, notre beauté, notre dignité surtout. Nous ne pouvions imaginer la vie avec des coupes à la para-commando. Cela peut paraître incroyable aujourd'hui, mais il y eut même, à l'époque, des jeunes garçons pour s'immoler par le feu parce qu'on les avait contraints à se rendre chez un coiffeur. Un tel acte ne nous paraissait nullement anormal et, avec un peu plus de courage ou de tendances suicidaires, nous aurions pu en faire autant.

Les cheveux longs prenaient une telle importance qu'il nous arrivait de juger une personne à la longueur de sa tignasse. Nous recherchions naturellement la compagnie de chevelus. Une belle tolérance en vérité. Seuls quelques-uns, par exemple des drogués notoires ou d'autres qui revenaient d'un long périple en Orient, pouvaient se permettre une coupe normale, voire même des cheveux courts, sans passer pour des "indics". Les routards, particulièrement, ne devaient plus compter sur leur seule chevelure pour se démarquer du lot commun. Ils avaient "fait la route", c'étaient des vrais *babas* et nous les admirions, tout en les interrogeant sur Kaboul, Kandahar ou Quetta. Nous n'avions même pas honte de nous balader dans la rue en leur compagnie tant leur aura était grande. Non, nous les sentions supérieurs, un étage au-dessus de nous dans la mystique hiérarchie des camés. J'aspirais à faire moi-même partie de cette caste d'élus et souscrivais au mythe qui en faisait des héros.

Par contre, pour quelqu'un qui n'avait pas visité ces sanctuaires orientaux de la jeunesse folle, la tâche de se faire admettre parmi les "potes" exigeait des connaissances, des capacités ou des caractéristiques assez particulières. Il fallait impérativement avoir des cheveux très longs, véritable passeport sinon passe-partout, ou "passe-par nulle part" pour les non-voyageurs. A défaut, on pouvait toujours se réfugier dans une connaissance véritablement encyclopédique de la musique "rock" (à l'époque nous disions "pop") et se montrer capable, à n'importe quel moment de la journée, de citer le nom du bassiste de King Crimson du batteur de Vandergraaf Generator ou les titres du premier album enregistré par le Velvet Underground. Il fallait aimer les disques et les groupes que personne n'aimait (j'ai même connu un type qui aimait la musique de Yoko Ono, c'est tout dire) et détester ceux dont tout le monde raffolait. Jacky était un de ces spécialistes. Ses cheveux noirs et ondulés tombaient quasiment sur son derrière ; ses

connaissances musicales étonnaient les plus avertis et il accompagnait, sur une guitare imaginaire, chaque disque qu'il écoutait. Il fit ainsi partie des meilleures formations. Lourd handicap, Jacky ne fumait pas de H. La plupart avaient cependant fini par accepter cette désolante réalité. Il poursuivait des études de Lettres. Puis, son diplôme en poche, au lieu de se ranger, il s'est jeté à corps perdu dans une adolescence qu'il craignait, sans doute, de voir s'éloigner irrémédiablement. Il s'est mis à fumer, à revêtir moult foulards et clochettes, à tenter la vie en communauté et tout le tralala. Lorsque, plus tard, je le rencontrais en rue, il se mettait à parler de *shit*, de Maastricht, ville frontalière qui n'avait pas encore de traité mais où l'on trouvait de la "merde" ; il parlait aussi de flics, de *shillum* et d'autres choses encore qui ne m'intéressaient plus depuis longtemps. Alors, comme le hasard veille sur nous, j'ai cessé de le rencontrer dans la rue et je ne lui ai plus parlé. Dernièrement, pourtant, je l'ai revu à la terrasse d'un café. Il avait gardé son air d'adolescent attardé. Comme Johnny, il s'était adapté aux modes : il ne portait plus les cheveux aussi longs, mais il avait, par contre, laissé pousser une mèche dans la nuque. Il était vêtu d'une salopette voyante et, signe des temps, une boucle d'oreille achevait de le distinguer de la masse de ses semblables. Il sirotait une bière avec des gamins comme lui vêtus et des nanas qu'il devait épater. Il avait près de 40 ans.

Les concerts "pops" marquèrent également cette époque de leur empreinte. Après les grands rassemblements de Woodstock ou de l'île de Wight, des "festivals" fleurissaient un peu partout. Des milliers de jeunes y affluaient de toutes parts, avec un air aussi paumé que possible, un inévitable *jean*, moins répandu alors qu'il ne l'est de nos jours, un parka troué et un sac de couchage boueux. Éreintés par l'inactivité, ils se couchaient par terre et écoutaient vaguement les groupes défilant sur le podium. Les grandes vedettes passaient en fin de soirée et la "fête" durait plusieurs jours. Pour durer, elle durait. On profitait des multiples solos de guitare et de batterie, qui différaient très peu les uns des autres, pour piquer un petit somme, bien peinard sous cette avalanche de décibels. Lorsqu'on voyait les musiciens quitter la scène et laisser seul le soliste, nous savions en avoir pour dix bonnes minutes au moins. Pour se dégourdir les jambes et s'engourdir l'esprit, des jeunes se mettaient alors en quête d'un peu de hasch qu'ils fumaient parfois au milieu de la foule, hardiesse inouïe pour l'époque. Ils étaient convaincus que jamais les flics ne les apostropheraient parmi tant de monde, même

si chaque spectateur, surtout parmi les moins chevelus, était par essence soupçonné d'appartenir à la maréchaussée. À l'écart, des groupes *d'Hare Krishna*, plus barbants encore que les solos de batterie, ce qui n'est pas peu dire, rivalisaient en prosélytisme avec des *Jesus People* qui ne dédaignaient pas d'utiliser de charmantes jeunes filles pour appâter la mâle et potentielle clientèle. De temps à autre, un type montait sur le podium et faisait crier à la foule des trucs du genre *Love* ou, pour changer un peu, *Peace*, les doigts en V pointés vers le ciel. Tout cela paraissait aussi morne et triste que la figure des spectateurs. Pourquoi ne riions-nous pas ? Les fêtes breughéliennes de nos campagnes avaient fait place à ces rassemblements morbides, les décibels avaient fait taire l'accordéon, le haschisch avait remplacé la chope, la tasse de café, le *schnaps*, la tarte au riz ou le paquet de frites avec un franc de mayonnaise. Les jeunes gens frondeurs et coureurs (on dirait dragueurs aujourd'hui) s'étaient comme par désenchantement transformés en garçons lymphatiques et abominablement sérieux, plus soucieux de planer que de valser.

Les Shadows avec leurs instrumentaux à la guitare électrique, de FBI à Apache, les Beatles avec leurs belles mélodies, les Rolling Stones et leurs outrances, les Animals et le Spencer Davis Group s'étaient tus depuis longtemps. Et que dire d'Eddie Cochran ? Nous voguions en pleine période psychédélique. Les pochettes de disques rivalisaient d'audace, même si le contenu n'était pas toujours à la hauteur. Vint la mode des morceaux qui duraient toute face de 33T ; ils n'en finissaient plus et contenaient inmanquablement un solo, de guitare ou de batterie, inévitablement le même que lors du dernier festival, aussi ennuyeux, mais dont, à la maison, on pouvait profiter pour aller faire pipi, un peu comme la publicité à la télévision. Seuls ceux qui venaient de fumer une bonne dose de haschisch pouvaient prendre plaisir, ou disons plutôt apprécier, ces interminables bruitages. Les chanteurs se mettaient tout à coup à se prendre pour des génies des temps modernes, et tiraient des têtes d'illuminés, inspirés par on ne sait trop quoi, probablement par eux-mêmes. Cette musique reflétait bien son époque : lente, longue, pesante et ennuyante. Fini le bon vieux rock. Il nous fallut attendre les Sex Pistols, Elvis Costello et la New-Wave de la fin des années '70 pour retrouver les bons vieux morceaux de moins de quatre minutes, avec un tempo d'enfer. Notre adolescence ne fut donc pas marquée par un "fou chantant" ni par un "Monsieur 100.000 volts" ni non plus par les amours

et les coups de poing de Johnny. Même Dutronc traversait le désert. Il ne nous restait plus que des solos de guitare à vous décrocher la mâchoire et des doubles 33T à vous endormir sur le champ un autocar de joyeux fêtards. L'humour semblait proscrit, Zorro s'en était retourné, le travail c'était plus santé. Et notre adolescence sombrait dans la tristesse, tant pis pour elle.

Et les filles me direz-vous ? Certes, nous n'étions pas pédés, faut quand même pas exagérer. Cependant, si, effectivement, nos mines patibulaires ne constituaient guère un atout pour faire la guerre, elles ne nous permettaient pas non plus de faire l'amour. Les filles ne prenaient pas la pilule et nous étions de toutes façons trop sérieux pour leur faire la cour. Les plus jolies ne nous suivaient guère dans nos sacs de couchage et, nul ne songerait à les en blâmer, préféraient le bal du samedi soir à la boue du festival. Seules les plus moches se disaient que cela pourrait toujours leur donner une chance de mettre des longues jupes à fleurs et un foulard ou l'autre dans les cheveux. Une telle métamorphose leur assurait inmanquablement une bonne cinquantaine de soupirants -le mot n'est pas trop fort- à chaque sortie. Puis un soupirant soupirait plus que les autres et la fille se trouvait casée. À eux deux, ils rêvaient d'un Combi VW, avec *love and peace* écrit dessus, de moutons et de fermettes à retaper.

Cette endémique pénurie de femelles renforçait sans doute encore notre attrait irrésistible pour les communautés. S'il n'y avait pas assez de nanas, autant se les mettre en commun. La vie en communauté se mit ainsi à peupler les rêves de chacun. Le couple, la famille, et tout ça, c'était vachement dépassé. Il fallait tout partager ; habiter sous le même toit, mettre l'argent en commun, vivre le plus misérablement possible, revendre des vieux trucs, crever de froid tout l'hiver, cuire son propre pain, puer le bouc et ne plus manger de saucisses, telle était la vraie vie. La propriété, c'était bien le vol. Mes disques sont tes disques (certains traduisaient par tes disques sont mes disques), mes casseroles, t'as qu'à les utiliser, je ne sais plus ce qui est à toi ni ce qui est moi. Des dizaines de communautés virent ainsi le jour, mais le crépuscule arrivait toujours trop tôt. Il se trouvait forcément un type pour considérer que, tous comptes faits, puisque l'argent appartient à tout le monde, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se taille pas avec tout le paquet, plus quelques disques, les moins griffés de préférence. Parfois, il emportait la femme d'un autre pour le même prix. Alors, tout se disloquait ; les plus réalistes



retournaient chez leurs parents, cherchaient un boulot dans une banque et s'achetaient un R4, dernier vestige de leur idéalisme. Les plus mordus attendaient le bon moment pour repartir sur une base plus saine, car tu vois, la famille ça les fait tellement chier...

Les gauchistes ne pouvaient pas nous sentir, ça non. D'un côté, il est vrai, nous étions moins bourgeois qu'eux mais, nullement décontenancés par cette apparente supériorité, ils ont inventé le concept de "petit" bourgeois. Ainsi, non seulement nous étions bourgeois mais, en plus, nous étions "petits". Et toc ! Ces amateurs de concepts jouissaient particulièrement de cette trouvaille car elle les rassurait. Grâce à elle, ils étaient du bon côté de la barrière. Pourtant, avec leur tête de premier de classe, ils n'avaient vraiment pas l'air de révolutionnaires et ils se sentaient provoqués par notre attirail coloré ou délavé. Ils méprisaient donc, tout en la dénonçant, notre idéologie réactionnaire qui, péché capital, s'inspirait d'ailleurs directement d'un mouvement né aux USA. Nous étions démobilisateurs, de véritables renégats et, pourquoi pas ?, des vipères lubriques. Jamais la classe ouvrière ne nous suivrait et, en cas de prise du pouvoir, très hypothétique fort heureusement, nous aurions été les premiers sur la longue liste de leurs fusillés ou de leurs déportés. Bien fait pour nous. Ils lisaient Lénine et nous Jerry Rubbin, Allen Ginsberg ou Alan Watts. Lanza Del Vasto les faisait vomir (ce qu'on ne peut pas leur reprocher, il faut rester honnête). Ils ne connaissaient rien au rock et avaient, pour seul mérite, d'aimer les chansons d'Yves Montand et de Juliette Gréco dont ils appréciaient davantage les prises de position politique que la poésie. Nous rêvions de Kaboul et de Katmandou, eux de Billancourt et de Créteil.

Le voyage, la route, nous distinguait également de l'extrême(ment)-gauche. Ils débattaient de la situation des pays de l'est ; nous, nous partions pour l'Orient. En deçà d'Istanbul, nous parlions, avec mépris, de tourisme. Au-delà, l'aventure commençait vraiment. Pourtant, celui qui a prétendu que les voyages forment la jeunesse ne nous connaissait pas. Certes, nous bouffions du kilomètre, mais nous ne visitons rien. L'essentiel de notre temps se passait à l'intérieur de bus bondés, debout sur la plate-forme d'un train, ou alors, une fois arrivé à destination, à chercher un lit pour pas cher. Lorsque ce dernier était enfin déniché, nous nous mettions en quête de nourriture tout aussi bon marché. Et puis, nous nous reposions de la cinquantaine d'heures de train ou de bus

que l'on venait de se taper, dans des conditions parfois dantesques. Ensuite, nous reprenions un autre train ou un autre bus et nous recherchions un autre hôtel et ainsi de suite. Lorsque, bien des années plus tard, je repassais dans des villes comme Delhi, Katmandou, ou même Athènes, je devais avouer à une compagne incroyablement n'avoir rien visité lors du précédent séjour, parfois long de plusieurs jours. Si nous avions dû écrire un "Guide du routard", qui n'existait pas à l'époque, nous n'aurions mentionné que les trains au plus bas prix, la nourriture bon marché, la piaule pour presque rien, les trois obsessions de nos voyages. Elles absorbaient une telle énergie que le temps et courage nous manquaient pour de plus édifiantes activités.

Ainsi se déclinait notre adolescence. On l'appelle l'heure des choix. En prétendant choisir l'amour et la paix, nous nous étions enfouis dans l'ennui et la solitude. Nous devions encore trouver notre voie et la route vers l'Inde était notre pèlerinage. N'est-ce pas pour cette raison que je décidai d'aller au Népal ? Ce voyage n'était-il pas un défi, un pari avec soi-même, une affirmation de sa personnalité, une manière d'exister, d'entrer dans la vie ? Je me disais que je ne pourrais pas vivre sans partir pour ce long périple. Pourtant la nuit précédant mon départ fut peuplée d'affreux cauchemars : pourquoi donc partir si loin ? Pourquoi ne pas aller, comme tout le monde, bronzer en maillot sur une plage d'Europe. Cette idée qui m'avait toujours fait vomir prit, cette nuit-là, un attrait tout particulier. Le lendemain matin, cependant, je savais que je devais partir et n'en doutais plus.

La réussite de ma première année à l'Université fut largement conditionnée par cette irrésistible envie. En entendant le doyen de la faculté, solennel et gris, prononcer mon nom parmi les quelques étudiants ayant réussi la première session d'examens, j'éprouvai, pour la première fois sans doute, ce pincement d'orgueil que doivent connaître les ambitieux. Je fronçai les sourcils et serrai les dents : "Ca y est, mon vieux ! T'es parti !" Quelques semaines plus tard, en passant la frontière entre le Pakistan et l'Inde, je revoyais ce moment où, pensais-je, tout avait commencé. Il ne me venait même pas à l'esprit que cette réussite inaugurerait davantage ma vie professionnelle ; seul le départ m'avait importé. Et voilà que, tel Alexandre le Grand vingt-quatre siècles plus tôt, je me trouvais aux portes de l'Inde. Moi, cependant, je n'avais rien conquis, sinon cette paix intérieure qui, pour un bref instant, me traversait tout le corps sous cette chemise afghane

bleue collant à la peau et commençant à puer. Je me sentais un autre homme, ou peut-être, tout simplement, un homme. Cela peut paraître présomptueux mais c'est bien ce que ressentait ce jeune homme de dix-neuf ans dont j'ai peine à croire, aujourd'hui, qu'il s'agissait de moi. Je me revois, assis sur un vieux lit de bois et de cordes, brinquebalant, attendant sous l'ombrage d'un bel arbre, qu'un vieux minibus veuille nous emmener à Amritsar. Je me disais qu'à partir de cet instant, plus rien ne serait comme avant. Je n'avais pas tort.

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 2

[Retour à la table des matières](#)

Mon ami Claudy, barbu et chevelu comme il se devait, nous avait ouvert la voie de l'Inde. Ce voyageur-né était en effet parti pour la Turquie, la Syrie, l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan, l'Inde et le Népal... Des noms qui nous faisaient d'autant plus rêver que Claudy était un conteur aussi insatiable qu'inimitable ; dès les premières heures de son retour, il nous relatait ses aventures jusque dans leurs détails les plus subtils. Je n'ignorais plus rien du moindre repas avalé dans une gargote d'Istanbul, de son altercation avec un chef de gare pakistanais, de ses rencontres fortuites devant la mosquée d'Hérat et de ses négociations lors de l'achat d'une estampe népalaise. Claudy ne prenait pas de photos, il racontait des histoires, mais celles-ci étaient plus colorées que n'importe quel cliché. Il revivait ainsi ses voyages à de multiples reprises et, à chacun de ses retours, nous savions que rien ne nous en échapperait. Il y mettait toujours son grain de sel, imitant les accents locaux et mimant les situations les plus pittoresques.

Claudy était issu d'une famille modeste. Sa mère, veuve depuis toujours, vivait d'une maigre pension. Il n'avait pas étudié et finançait chaque voyage en revendant des souvenirs acquis à bas prix lors d'un précédent périple. S'il lui arrivait de travailler, jamais trop longtemps, que l'on se rassure, c'était juste de quoi se refaire financièrement pour repartir vers de nouvelles aventures. Il était dynamique, enthousiaste et joyeux. Ses habits étaient toujours propres et son visage cerclé de petites lunettes rondes au milieu d'une barbe riante, presque fleurie, et de cheveux venant frôler l'épaule, respirait la bonne humeur. Ce ne fut

pas tellement une surprise, bien des années plus tard, de le voir apparaître sur un écran de télévision en tant que sénateur écologiste. Peu de "routards" se débrouillaient aussi bien que lui. Il ne cultivait pas le goût du misérable et du sordide qui régnait chez certains, ne voyant pas pourquoi mal dormir lorsqu'on pouvait trouver un bon lit pour le même prix. Il ne descendait pas dans ces hôtels pouilleux, sombres et humides où l'on rencontrait des *junkies* hagards. Sans rien dépenser de superflu, il parvenait toujours à trouver un petit hôtel propre, avec un patron sympa et une situation intéressante au coeur de la ville. De même pour manger ; il ne se privait de rien et nous refilait ses bonnes adresses. Bien vivre pour pas cher, telle était sa devise de voyageur. Le meilleur rapport qualité/prix, c'était lui qui en détenait la clé.

C'est peut-être grâce à son amitié que je ne sombrai pas complètement dans le marasme ambiant. J'aimais l'écouter raconter quand, parfois, il venait me rendre visite à Louvain et nous passions des soirées entières dans des petits cafés estudiantins comme *L'oeil nu* ou *l'Apple*, à écouter ses récits picaresques. Puis vers trois heures du matin, nous rentrions à la maison tout en discutant dans les rues calmes de la ville. De retour dans ma chambre d'étudiant, nous buvions une dernière tisane, étendus sur des matelas posés par terre, avant de nous endormir aux petites heures. Le temps et l'argent s'effaçaient devant l'amitié. Qu'elle était belle notre insouciance et notre générosité et comme elles me manquent maintenant que l'âge et les années ont érodé mon insouciance. Nous étions libérés de tout souci matériel et pouvions ainsi nous consacrer, tout entier, aux choses de l'esprit et du coeur.

Le message de Claudy était net. L'Inde c'était épouvantable, mais il fallait y aller, le Népal et Katmandou c'était magnifique et il fallait y aller aussi. Il nous donnait en quelque sorte les clés de ce paradis et nous le rendait accessible. C'est déjà à l'instigation de Claudy qu'à la fin du lycée, j'avais entrepris un tour d'Europe grâce à la merveilleuse carte Inter-rail, sans nul doute une invention du siècle et dont c'était la première année d'existence. Les destinations autorisées étaient encore très limitées à l'époque. Parmi ces dernières, la Hongrie était le seul pays communiste et je ne pouvais pas manquer cette aubaine. Passer la frontière austro-hongroise était une expérience impressionnante ainsi que nous le rappelaient d'imposants miradors qui, à eux seuls, suffisaient à faire le parallélisme entre le nazisme et le communisme. Les douaniers n'étaient pas du genre comique non plus et lorsque l'un

d'entre eux se mit à déchiffrer mon passeport, je n'en menai pas large. Puis après cette longue halte et une fouille minutieuse des compartiments, le train s'élança dans la monotone plaine danubienne. Je vis ainsi défiler des maisons carrées recouvertes de tuiles rouges, qui donnaient l'air de ne pas être achevées, des charrettes de foin montées sur des pneus, et quelques paysannes coiffées de fichus rouges, une locomotive à vapeur, fumant et crachant en gare de Győr. Sitôt arrivé à Budapest, je quittai la gare de Keleti pour me retrouver dans une rue assez hostile : des écriteaux illisibles et l'absence de toute information touristique achevèrent de me déprimer ainsi qu'il arrive souvent quand on a peu ou mal dormi. Je fis donc la seule chose qu'il me restait à faire et abordai le premier chevelu venu. Il ne comprit pas mes questions, mais bien mes gestes et me fit signe de le suivre. Il m'offrit une bière puis nous prîmes un tram qui nous mena chez lui, à Ujpest, dans la banlieue industrielle. Cette première expérience de voyage fut peut-être l'une des plus belles. Elle me permit en tout cas de découvrir, en une seule fois, le sens de l'hospitalité, universel sans doute, pour les gens de passage. Ujpest n'était pas vilaine ; les voitures n'encombraient pas les rues paisibles qu'égayaient de petits arbres. Il y faisait un calme de village. Nous franchîmes une petite porte et pénétrâmes dans une espèce de jardin. Là vivaient plusieurs familles dont celle de Félix. Il était jeune marié et partageait avec ses parents et sa femme deux pièces qui devaient faire trente mètres carré. La première était la cuisine qui, tant qu'à faire, servait aussi de salle de bain, c'est-à-dire qu'on y posait une bassine d'eau sur une chaise. La seconde, un peu plus grande, servait à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à coucher pour tout ce petit monde. Félix, sa femme, sa mère et moi partagions le grand lit tandis que son père dormait dans le petit.

La maman de Félix était chaleureuse ; pour des raisons mystérieuses, elle avait vécu quelques années en Hollande et connaissait encore quelques mots de néerlandais ce qui me permit de communiquer quelque peu et de me faire une idée de la vie quotidienne en régime communiste. Je fus donc surpris d'apprendre que les Hongrois croyaient fermement en Dieu, qu'ils admiraient Kennedy et haïssaient tout autant les Russes. Tout cela paraît banal aujourd'hui, mais c'était surprenant pour l'époque où certains croyaient encore à l'homme nouveau. Félix et ses amis du quartier étaient de plus des fanatiques de musique "pop". Il adorait les Beatles, il prononçait

"bitlisse", par dessus tout et s'était procuré leurs disques à prix d'or. Le soir, nous nous rassemblions sur un banc, avec quelques copains, et écoutions de la musique sur un transistor, tout en échangeant quelques gestes évocateurs. Puis nous descendions en ville ou alors nous allions boire une bière dans une espèce de gare qui paraissait désaffectée.

Je passai avec Félix et ses copains quelques moments formidables sur ces bancs d'Ujpest. Que sont donc devenus ces jeunes gens qui me firent partager leurs joies et peines pendant ces quelques jours ? Combien de personnes croisent ainsi nos vies pour ensuite ne plus reparâître ? Pourtant, quelques années plus tard, je retournai à Budapest avec la ferme intention de revoir Félix. Il était le père de deux enfants, dont un s'appelait Lennon, et avait déménagé dans une autre rue d'Ujpest. J'annonçai ma visite par une carte postale ; lorsque je me présentai à son domicile avec le dernier disque des Wings et un *blue-jean*, je fus reçu par sa femme qui se trouva bien en peine de m'expliquer que Félix était en prison. Je ne parvins pas à connaître la raison de cette incarcération. Confus, je repartis aussitôt pour ne plus jamais revoir mon ami.

Rien dans mon premier séjour à Budapest ne laissait prévoir un si triste dénouement. Je quittai néanmoins la capitale hongroise la mort dans l'âme mais sans avoir dépensé le moindre forint. Je me retrouvai seul dans le train pour Belgrade. Dès les premiers tours de roue, cependant, j'évacuai toute nostalgie et me sentis libre et heureux d'être *on the road again*.

Les quais de la gare de Belgrade sont le seul lieu de cette ville qui me soient familiers. J'y passai quelques heures à attendre un train pour Thessalonique et profitai de cette attente pour rencontrer un jeune Danois, nommé Sven, comme tout Danois qui se respecte. Il étudiait l'anglais, probablement à Copenhague car je ne crois pas qu'il existe d'autre ville au Danemark. Je me mis donc à parler l'anglais, enfin quelque chose qui y ressemble car je ne connaissais pratiquement rien de cette langue. Le naturel avec lequel je me lançai dans cet exercice linguistique me déconcerte encore aujourd'hui. Cette rencontre à la gare de Belgrade fut peut-être déterminante pour la suite de mes études qui me menèrent à l'Université d'Oxford. Toujours est-il qu'après une nuit passée à de profondes considérations sur mes goûts et dégoûts ("*I like this*", "*I do not like this*", etc.), je me considérai soudainement comme étant devenu un honnête bilingue et continuai fièrement à baragouiner

de plus belle. La méprise dura jusqu'à ce que je me retrouve, un matin de septembre, dans le *Hall* du Collège d'Oxford où j'étais censé étudier. La plupart des étudiants n'étaient pas encore arrivés et je me retrouvai à table avec quelques jeunes Anglais, une intimité qui augmenta encore ma gêne et l'hébetude de mes interlocuteurs se demandant, sans doute, ce que j'étais venu faire là. Tous les "*How much*" et "*Too much*" que j'avais pu proférer jusque là, d'Istanbul à Kaboul et de Téhéran à Katmandou, n'avaient-ils donc servi à rien ? Jamais Albion ne fut plus perfide et, à chaque interrogation, je me demandais s'il était question de la confiture, du sucre ou de quelque autre considération un peu plus intellectuelle.

Fort heureusement pour moi, mes études et ma carrière, je ne m'encombrai pas de cet embarras lors de ma rencontre avec Sven. Le train étant bondé, nous passâmes la nuit dans le couloir pour traverser la Macédoine qui, au petit matin, me rappelait le *Sceptre d'Ottokar*. Entre-temps, nous avons épargné une nuit d'hôtel ; un repas furtivement pris à Thessalonique et nous reprîmes un train en partance pour Athènes, avec une place assise cette fois. Et deux nuits d'hôtel de gagnées ! Je me réveillai, très furtivement, au milieu de la nuit pour me rendre compte que j'avais les pieds sur les genoux d'un pope qui avait pris place en face de moi. Quel plaisir d'arriver pour la première fois à Athènes. Le cerveau appesanti par la fatigue et la chaleur, nous nous mîmes en quête de l'auberge de jeunesse qui, par un hasard que je ne m'explique pas, n'était pas *full*, en dépit des quelques milliers d'Américains qu'on pouvait y rencontrer. Nous fûmes parqués dans un dortoir propre et partîmes à la découverte de la ville, c'est-à-dire de nourriture pas chère. J'aimais tout de suite l'atmosphère de la capitale grecque : les kiosques à journaux, les chapelets inlassablement égrenés par des vieillards bedonnants assis, probablement depuis plusieurs années, sur une chaise, les petites églises orthodoxes que j'aurais volontiers appelées byzantines pour faire savant, tout cela charmait mon esprit et mes sens. Car si nous ne visitons rien, nous avons néanmoins le "truc" pour sentir une ville en arpentant ses petites ruelles et en nous perdant dans des quartiers où nul étranger ne s'aventure habituellement. Que dire d'autre d'Athènes, sinon qu'on y mange pas cher et qu'elle est proche du Pirée, dont nous aimons les enfants et d'où l'on peut prendre un bateau pour n'importe quelle île.



Je n'éprouvai aucun mal à convaincre mon compagnon de fortune à monter dans un magnifique bateau blanc qui devait nous emmener à Rhodes. Cette île n'était pas encore l'inferral paradis touristique qu'elle est devenue depuis lors. En réalité, je devais y retrouver un ami qui répondait au joli nom de Jacques afin de poursuivre notre voyage vers son but réel, ou du moins avouable, la Turquie. La carte Inter-rail ne nous permettait pas d'utiliser les chemins de fer turcs, mais je considérais que seul un passage par ce pays rendait mon voyage digne du routard que j'aspirais à devenir. En attendant, nous étions sur le pont d'un bateau qui fendait une mer d'un bleu extraordinaire. Passer la nuit dans un sac de couchage sur le pont d'un navire grec est une des plus belles expériences qui soit. Ce soir là, en regardant les étoiles au-dessus de soi, on se dit que la vie vaut la peine d'être vécue. Puis le matin suivant, on se permet d'observer de vieilles dames en robe noire qui, la tête sous un fichu, transportent inlassablement un lourd balluchon et semblent toutes désespérées de se trouver, pour une fois, sans une chèvre à leur côté. On discute un peu avec un guitariste grec qui prétend n'avoir jamais entendu parler de Mikis Theodorakis (nous étions au temps des colonels) et la mer continue d'être bleue, opalescence sans transparence, et le bateau de tracer une ligne blanche en la fendant, avec les îles qui défilent au loin, et les marins tout de blanc vêtus, et le sempiternel son du bouzouki qui, à n'en point douter, fait partie du décor.

A peine avons-nous mis les pieds sur le sol que des types chevelus, tout ce qu'il y a de mieux, nous attendaient afin de nous proposer de les suivre chez la "mama" où, disaient-ils, on pouvait dormir et manger pour presque rien. Nous comprîmes plus tard que pour chaque client ainsi racolé, ladite mama offrait un repas gratuit. La nuit coûtait quinze drachmes et le repas tout autant, à vrai dire aussi peu. C'était inmanquablement un plat de spaghettis à la sauce tomate, agrémenté d'un bout de pain et d'un morceau de pastèque. Je ne pris pas d'autre nourriture durant tout mon séjour sur l'île. La maison de la mama était des plus pittoresques et, perdue au milieu de la vieille ville, elle tenait davantage de la caverne que de la demeure bourgeoise. Y dormaient une bonne vingtaine d'individus, pour la plupart américains et passablement chevelus.

L'un d'entre eux attira tout particulièrement mon attention et ma sympathie. Californien, tant de naissance que d'aspect et de mentalité,

c'est tout dire, il fumait de l'herbe, portait barbe et cheveux longs, se baladait à longueur de journée le torse nu et s'était lui-même baptisé du nom de Satya qui, nous expliqua-t-il assez fier d'une érudition qui n'allait pourtant guère plus loin, signifie "vérité" en sanskrit. Jamais on ne vit d'hippie plus authentique que celui-là. Il rassemblait, entre autres qualités, celles d'être en partance pour l'Inde, d'avoir vécu sous la tente sur une plage de Californie et, incidemment, d'être docteur en dentisterie. Pour tous ces nobles motifs, je décidai de lui vouer toute mon admiration. Il était jovial et décontracté comme seuls les Américains peuvent l'être. L'anti-*punk* radical. Grâce à sa présence et aux quelques autres primitifs peuplant les lieux, mon séjour à Rhodes ne ressembla en rien à celui des touristes qui, je dois quand même l'avouer, commençaient malgré tout à infester l'île. Fort heureusement, ce sont toujours les autres qui infestent. Les touristes et les cons sont des catégories dont on ne fait jamais soi-même partie.

Quand Jacques me rejoignit, je dus me résoudre à quitter tout ce petit monde ; un beau matin, nous embarquâmes sur un des trois petits bateaux, comme ceux dont on se demande s'ils ont des jambes, emmenant chaque jour les touristes passer la journée en Turquie, distante d'une quinzaine de kilomètres seulement. C'est ainsi que nous débarquâmes dans le petit port de Marmaris qui, à l'époque, n'avait vraiment rien de très touristique et que l'on pouvait dès lors qualifier, sans aucune crainte, de pittoresque. Quelques heures plus tard, nous vîmes les touristes, heureux sans doute d'avoir échappé au détroussage, repartir vers l'île du colosse. Pendant quelques instants au moins, j'éprouvai de me voir ainsi abandonné les sentiments qui avaient dû animer Robinson Crusoë, sauf que mon Vendredi s'appelait Jacques et que, de toutes façons, nous étions jeudi.

Le lendemain, l'aventure commença vraiment. Nous prîmes un bus qui était supposé nous amener vivants à Izmir. Il s'acquitta assez honnêtement de cette tâche, mais notre arrivée dans cette ville, jadis historique, coïncidait avec la sortie des usines et seuls dans la rue au milieu d'une masse hostile de moustachus, nous nous mîmes à trembler en notre for intérieur. L'extérieur pareil. Les gens nous dévisageaient, nous interpellaient et se permettaient même de rire de nous. Nous eûmes l'audace de nous arrêter pour boire un thé et un homme se mit aussitôt à tourner autour de notre table en ricanant. Bonne sainte mère ! Dans quelle galère nous étions-nous fourrés ? Il ne nous restait plus qu'à

filer vers un hôtel et nous enfermer à double tour dans une chambre sombre. J'aurais vendu mon âme pour quitter cette ville sain et sauf. La terrible réputation du pays et de ses habitants n'était donc en rien usurpée. De telles pensées furetaient dans ma tête alors que je cherchais le sommeil. Heureusement, celui-ci ne tarda pas à venir et s'avéra, comme souvent, réparateur. Car rien ne fondait notre peur. Ce que nous prenions pour menace et agressivité n'était qu'une curiosité bon enfant pour les étrangers de passage. Derrière ces terribles moustaches se cachaient de paisibles travailleurs qui désiraient seulement nous dire qu'ils avaient sué sang et eau dans le port de Rotterdam, d'Hambourg ou d'ailleurs. Mais cette manière qu'ont les Turcs de dévisager quelqu'un de la tête aux pieds, sans gêne aucune, a effrayé plus d'un touriste avant et après nous. Le lendemain, une promenade dans le *bazar* nous révéla une population souriante et accueillante. Je retournai plusieurs fois dans ce pays par la suite et j'y ai toujours ressenti la gentillesse de ses habitants. Ma carrière d'aventurier avait pourtant failli tourner court.

La route d'Istanbul se déroula sous de bons auspices. Le bus nous mena par la grise Balikesir, puis par la belle Bursa, ancienne capitale ottomane, littéralement accrochée aux flancs d'une colline. La route longea ensuite les côtes de la mer de Marmara, avec des terrasses de café s'étendant sur des kilomètres. Puis le bac nous fit traverser le Bosphore, nous ramenant du même coup en Europe, et plus spécifiquement dans la belle, l'extraordinaire Istanbul. Quelle magie de voir cette ville scintiller de ses feux à la nuit tombante. Nous pouvions admirer le pont de Galata, le palais de Topkapi, la mosquée bleue et celle de Soleiman le Magnifique, et Sainte Sophie aussi ; tout cela s'offrait à notre regard émerveillé alors même que nous pénétrions dans la ville.

A l'époque, Istanbul était la plaque tournante des voyages vers l'Orient. C'est là que passaient inévitablement tous les "hippies" en quête de mysticisme, d'un peu de drogue ou, plus simplement, d'eux-mêmes. Pour une fois, ils avaient bien fait les choses et avaient choisi pour quartier celui du Sultan Ahmed, juste en face de la mosquée bleue et de Sainte Sophie. Nous n'éprouvâmes guère de mal à trouver un hôtel, le Güngör, dont les caves avaient été transformées en dortoir. C'est là que je logeai, laissant mon ami Jacques, plus fortuné sans doute ou alors plus bourgeois, prendre une chambre simple. Je me retrouvai

seul et ne tardai pas à me consoler en compagnie d'une jeune Japonaise aussi menue que charmante. Je me demande encore aujourd'hui si elle n'était pas faite de porcelaine. Lorsque je me promenais à côté d'elle en rue, de nombreux hommes se mettaient à hurler "*Japan very good*" et certains nous offraient le thé.

Le quartier de Sultan Ahmed était devenu très cosmopolite. On y rencontrait des jeunes de toutes nationalités en route vers l'Afghanistan, le Liban, l'Inde ou le Népal alors que d'autres, plus maigres et plus sales, parfois de véritables épaves, faisaient le voyage en sens inverse ; leur cou était serti de colliers, leurs cheveux étaient souvent rasés. Ils déambulaient, avec des air secrets et entendus, d'un dortoir à un *coffee shop*, tout en exhibant les quelques artifices qui les distinguaient de nous : bracelets, foulards imprimés de *mantras* en sanskrit, sandales de cuir, pantalons afghans et que sais-je encore ? Nous avions l'air fin avec notre bête chemise turque, toute propre et fraîchement achetée au Grand Bazar d'Istanbul.

Le *pudding shop* n'était déjà plus ce qu'il avait été, enfin dans la mesure peut-être douteuse où il avait jamais été quelque chose. Ce salon de thé devenu restaurant devait sa célébrité à ce qu'il constituait le point de ralliement des routards de passage. C'est là que les premiers hippies s'arrêtaient pour boire une tisane ou déguster une crème au chocolat. Un tableau d'affichage valait à lui seul le déplacement : on y trouvait des annonces pour vendre un appareil photo ou un sac de couchage, peut-être volés ; un Français sympa cherchait une fille pour l'accompagner à Goa, un Allemand qui ne spécifiait pas s'il était sympathique offrait deux places pour la Syrie dans une camionnette VW, et ainsi de suite. Ce tableau faisait office d'agence de voyage et de bureau de poste. Mais le pittoresque des premières heures avait cédé le pas au mercantilisme du début des années '70. Enfin c'est ce que d'aucuns, les anciens combattants nostalgiques de la route d'antan, prétendaient. Car le *pudding shop* n'avait sans doute jamais été bien différent. Il n'en reste pas moins vrai que des gamins de mon style, des infirmières suédoises et des employés de banques suisses remplaçaient peu à peu les routards prétendument purs et durs. Le *pudding shop* se transformait ainsi en cafétaria et ressemblait de moins en moins à un sanctuaire de la route des Indes.

Ville sublime qu'Istanbul. La foule, le trafic, les odeurs, les lumières, tout se mêlait et s'entremêlait pour former un spectacle inoubliable.

J'aimais par dessus tout ces grosses voitures américaines colorées, semblant sorties d'un autre âge ou de Chicago du temps de la prohibition et qui étaient conduites par d'incomparables moustachus qui, à n'en point douter, avaient travaillé pour Al Capone. Qu'elles étaient belles ces rues en pente et leurs maisons de bois ; qu'ils étaient chouettes ces petits restaurants où l'on mange des saucisses grillées avec un gros morceau de pain et une salade de tomates et de haricots. Qu'il était bon ce thé que l'on boit, très fort, dans de minuscules verres bulbés. Et puis, il y avait les kiosques où l'on vend à peu près de tout, les mosquées dont les multiples minarets fendent le ciel, le pont de Galata qui flotte sur la Corne d'or et dégage des effluves capiteuses. Des hommes y fument le narguilé pendant que les taxis n'arrêtent pas de klaxonner. Celui qui se rend en Asie doit d'ailleurs savoir que le klaxon est l'une des inventions préférées des indigènes qui ne se privent pas d'en user. Sur les rives de la Corne d'or, on peut acheter du poisson que le pêcheur fait cuire dans son bateau et vous vend dans un morceau de journal avec un peu de pain. Istanbul c'est aussi la porte de l'Asie : on peut y voir un homme portant un frigidaire sur le dos ; un autre, tel une bête de somme, tirer une charrette, ou encore un cul-de-jatte traverser un boulevard animé en marchant sur les mains. Puis il y a l'incomparable Grand Bazar avec ses multiples allées couvertes, ses couleurs et ses odeurs, ses magasins d'onyx, ses textiles, ses bijoux scintillants, partout et toujours la même ambiance exotique. Il suffit de s'y arrêter pour qu'aussitôt quelqu'un vous offre le thé. Istanbul mariait l'Europe et l'Asie et tout ce bouillonnement nous conviait à poursuivre notre route plus loin encore.

Mon heure n'avait pas encore sonné. Les quelques dollars que j'avais enfermés dans une petite boîte en fer blanc me signifiaient qu'il était temps de rebrousser chemin. Je me décidai donc à prendre un billet de train pour la frontière yougoslave, limite de validité de ma carte Inter-rail. Le hasard me donna pour compagnons de compartiment des Français qui revenaient de l'Inde. Pendant près de 48 heures, je les écoutai raconter leurs expériences, curieux mélange de fascination et de dégoût. Peu m'importaient les difficultés et les horreurs inévitablement rapportées. J'étais fermement décidé à ne pas attendre douze mois avant de repasser par Istanbul. Moi aussi j'aspirais à pouvoir narrer à de naïfs auditoires pareilles billevesées sur l'Inde et le Pakistan. L'Orient-Express me laissa à Venise. Je découvris cette ville alors que j'étais

encore sous les charmes d'Istanbul. Je fis la connaissance d'un Texan, passablement imbécile, qui m'apprit l'existence du mot "*bullshit*", terme qu'il jugeait assez essentiel à la compréhension de l'anglais et dont, effectivement, il usait abondamment. Je poursuivis ma route vers Innsbruck où je mangeai un délicieux chou-fleur. Puis, ayant traversé le Liechtenstein sans même m'en rendre compte, je me retrouvai en Suisse, à Engelberg, merveilleuse vallée où, encore enfant, j'avais découvert les Alpes lors des premières vacances familiales à l'étranger. Je trouvais alors que les montagnes de Suisse offrent le plus beau paysage du monde ; les quelques voyages que j'ai pu faire par la suite n'ont jamais démenti cette impression. Mais de la Suisse, on ne peut rien dire ni écrire, sinon que l'air y semble si pur, et que l'on se délecte d'y voir les montagnes si belles ; que d'haut, que d'haut !

Je terminai mon voyage par une brève escale à Paris. N'est-ce pas formidable de ponctuer ce tour d'Europe par une visite de la belle capitale où, bien qu'approchant l'âge de dix-huit ans, je ne m'étais jamais rendu. D'avoir attendu tant d'années ne me fit que l'aimer davantage et, une fois encore, cette impression première perdura. Je débarquai à la gare de l'est au petit matin, toujours flanqué de mon Américain bien tranquille. Ce dernier, comme tout Américain d'ailleurs, était armé du guide "*Paris on 5 dollars a day*" qui nous permit, non sans mal, de trouver un logement. Nous prîmes le déjeuner ensemble puis je laissai ce brave garçon passer ses journées dans les locaux de l'American Express pour me balader du quai des orfèvres à la rue Lepic, de la gare de l'est au jardin du Luxembourg. Je me sentis obligé de visiter les locaux du magazine underground *Actuel* et fis un bref passage dans une librairie du même style qui était située Boulevard St Michel et avait l'incroyable audace de vendre *Tintin au pays des Soviets*, alors interdit. Une fois encore, j'évitai les musées, les églises, les mausolées et vis à peine la Tour Eiffel. Je me contentai de boire, manger, dormir et surtout de vagabonder. Mais peut-être est-ce là la meilleure façon de visiter une ville ? La gare dite "du nord" est pour les gens qui en viennent un lieu particulièrement important. C'est là que m'attendait le train du soir devant me ramener à la maison.

Bien assis dans un compartiment confortable, je n'adressai la parole à personne. Les vers de Rimbaud trottaient dans ma tête au rythme du rail : "On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade". Quel voyage, seul, j'avais fait. Le

communisme, la Grèce, la mer Égée, Istanbul, Venise et Paris étaient les tilleuls verts de ma promenade. Tout ce qui m'avait tant manqué jusque là, je l'avais vu, en un seul mois. J'avais même frappé à la porte de l'Asie et elle m'avait demandé de repasser, l'année d'après. C'est ce que je comptais faire et le fis savoir à qui voulait m'entendre.

Je passai une première année à la faculté assez intense ; excitation de vivre seul, sans ma famille ni aucune autre contrainte, de manger, d'étudier, de dormir où et quand bon me semblait. Cette expérience merveilleuse ne m'empêcha nullement de ressasser mon projet. Je fis la connaissance de Gérard, de Robert (l'autre) et de quelques autres copains. Nous parlions de l'avenir. A longueur de soirées, nous refaisions le monde, mais pas le grand monde ; non, seul nous intéressait notre petit monde, notre avenir à nous avec toutes ses incertitudes ; nous étions tellement obnubilés par ces projets et ces modes de vie nouveaux que nous ne pensions même pas à tomber amoureux. Nous restions là, dans une terrible nostalgie. Un jour d'automne, Gérard avait acheté une Morris minor des années' 50 sur laquelle il avait peint d'affreuses et immenses étoiles blanches. Nous partîmes à trois dans les forêts d'Ardennes où nous passâmes une nuit froide sous la tente. Nous n'arrêtons pas de parler de ce qui allait ou devait nous arriver. Et nous étions tristes. Robert (l'autre) l'était tellement qu'il partit avec une jeune fille en Écosse et l'épousa (la jeune fille, pas l'Écosse), probablement pour s'opposer au père, tyrannique, de la malheureuse. Moi qui avais été un lycéen médiocre, je me révélai un des meilleurs étudiants de la première année universitaire. C'est ainsi qu'à la fin juin, j'étais prêt à partir pour l'Inde, comme ça, avec mon sac à dos.

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 3

[Retour à la table des matières](#)

Le vrai voyageur partait toujours seul. L'instinct grégaire de ceux qui s'entassaient sur des plages répugnait particulièrement le routard. Je comptais, moi aussi et tout naturellement, souscrire à ce dogme. Or les événements allaient se précipiter dans un autre sens. Claudy me fit tout d'abord part de son intention d'ouvrir un magasin, entreprise dont la réalisation nécessitait préalablement de partir s'approvisionner en babioles orientales de tous genres. Il proposa donc de m'accompagner jusqu'en Afghanistan ce que j'acceptai sans trop de peine. Entendant cela, Adelin, aujourd'hui un peintre connu, se sentit lui aussi des fourmis dans les jambes et manifesta l'envie de partir avec nous. N'aimant pas trop l'auto-stop et pour d'autres raisons qui m'échappent plus ou moins, il décida de nous rejoindre à Istanbul en avion. L'importance du projet rendait possible une telle dérogation aux lois immuables de la route.

Quelques jours avant mon départ, Gérard vint me souhaiter bon voyage dans ma chambre à Louvain. Dégoûté et fatigué par les études, il les avait interrompues et projetait de faire un tour du monde. Le dynamisme n'étant, à cette époque, pas sa qualité principale (chose qui a bien changé puisqu'il est aujourd'hui un chef d'entreprise particulièrement audacieux dans un pays africain), son projet restait vague et remis à des lendemains aussi lointains qu'incertains. En attendant de faire la route, il avait fait le rail puisqu'il s'était engagé comme "couchettiste" dans la compagnie des Wagons-lits. Un de ses premiers voyages le conduisit à Milan où il accompagnait un groupe de



retraités des postes. Il devait leur servir le petit déjeuner avant l'arrivée du train à destination mais, épuisé par l'inactivité, il avait tant dormi qu'il s'était réveillé en gare même de Milan. Pas contents, les employés de la poste exigèrent leur dû et Gérard leur servit donc le petit déjeuner sur une voie de garage, dans l'ambiance chaleureuse que l'on devine. Nul ne sait pourquoi son employeur décida de se passer de ses services.

Le voilà donc dans ma chambre, bien dépité quoi qu'un peu fier du mauvais coup joué à ces noble vieillards de l'administration des postes. Qu'allait-il faire désormais ? Son projet de tour du monde était bien enfermé dans le carton de ses bonnes intentions et, en ces temps-là, il avait besoin d'un bon coup de pied au cul pour entreprendre quoi que ce soit. Un peu par provocation, je lui proposai de se joindre à nous. Il protesta que l'Inde c'était pas assez loin pour lui, puis en fut un peu moins convaincu et il finit par accepter l'offre. Je parlais "en stop" deux jours plus tard, mais s'il prenait le train, il avait le temps de faire les quelques vaccins nécessaires et de me rejoindre dans la capitale turque. Je lui fixai donc rendez-vous à Istanbul et pris congé de lui.

Le surlendemain, ma mère me conduisit en voiture à la gare de la ville. Je devais y rejoindre Claudy et prendre le train pour Aachen, alias Aix-La-Chapelle, à trente kilomètres de chez nous, la frontière étant toujours un passage difficile pour l'auto-stoppeur. Je fus étonné par la nonchalance de ma mère. C'est tout juste si elle ne me disait pas de ne pas rentrer trop tard. Elle ne s'inquiéta pas de mes ressources, ni de mon itinéraire ou de mon retour ; elle n'avait pas l'air de se rendre compte que son fils, encore un gamin, partait pour le bout du monde. Elle me planta donc sur le trottoir ; les adieux n'étaient vraiment pas déchirants. Comme beaucoup de parents, elle préférait sans doute ne pas savoir, telle l'autruche qui, nous dit-on, évite les problèmes en ne les regardant pas.

Un peu plus tard, nous traversions Aachen à pied et prîmes position à l'entrée de l'autoroute. On peut dire ce que l'on veut sur l'Allemagne et les Allemands, mais c'est un pays où les auto-stoppeurs ne restent pas longtemps sur le bord de la route. Contrairement à d'autres contrées (je ne vise personne) où c'étaient toujours les conducteurs de poubelles dégueulasses qui vous chargeaient, en Allemagne, vous aviez une bonne chance d'être pris par une grosse berline. De Mercédès en Volkswagen, nous traversâmes le royaume des Teutons à une vitesse élevée. A la sortie d'un parking, Claudy écrivit, en grosses lettres noires,

sur un rail de sécurité une phrase du style "José Fernandès, en route pour le Pataraguay". En fin de journée, nous avons accompli des centaines de kilomètres et faisons notre joyeuse entrée dans la bonne ville de Munich, illustre capitale de la Bavière et de la bière, où Claudy connaissait une brave fille qui vivait en communauté. Va pour la communauté. Ce n'était pas exactement un maison verte accrochée sur la colline, mais bien un bâtisse banalement blanche dans un quartier propre de classes moyennes munichoises. On ne peut pas tout avoir. La fille était douce mais froide ; nous ne lui fîmes pas la cour. Les autres membres de ladite communauté nous évitèrent soigneusement ; peut-être s'agissait-il de fantômes ? C'est bien possible, après tout. Bye bye, Birgitta, au petit matin, nous repartions vers de nouveaux exploits, le pouce toujours levé en l'air. Une magnifique et blonde hôtesse de l'air nous fit monter dans une superbe Mercédès bleue de grosse cylindrée. Quand on voit ça, on se dit que c'est beau la vie, même si ce sont toujours les mêmes qui ont tout : les beaux métiers, la beauté, les belles voitures et l'argent. Ne devrait-on pas partager : les belles voitures aux pauvres, la beauté aux sots métiers, l'argent aux moches... Comme ça tout le monde aurait des raisons d'être content. A moins que tout le monde ne soit en fin de compte mécontent. Donc il vaut peut-être mieux que certains possèdent tout, ainsi il y a au moins quelqu'un de satisfait. Et les riches peuvent de surcroît consoler les autres en leur disant que la beauté, la richesse et la belle voiture ce n'est pas tout dans la vie. Et ça vous révolte, d'entendre ça ; mais ça fait vivre le socialisme qui se nourrit de nos petites frustrations. Je dis ça parce que notre hôtesse de l'air, celle qui roulait carrosse allemand, était vraiment belle et charmante. Moi, je n'en étais pas jaloux, même si je lui aurais bien tenu compagnie quelques jours dans l'Autriche romantique où elle se rendait, du moins si elle me l'avait demandé gentiment. Elle ne me demanda rien et *Hofiderzeen Fraulein*, l'amour s'achève avec la pluie et nous revoici sur la route, méditant sur le sens de la vie.

Un peu plus tard, un camionneur iranien, répétant "*Haschisch very good*" à tous les tournants, nous emmena vers la frontière yougoslave. Son camion, tout orange et de marque américaine, était magnifique ; Un *bulldog* d'argent trônait au bout du long capot et le pot d'échappement terminait en cheminée noire à droite de l'habitacle. Je ne suis pas tout à fait rassuré de passer la frontière avec ce chauffeur qui nous laisse entendre qu'il ne crache pas sur quelques infractions à la loi,

de temps en temps, et nous nous demandons si nous ne sommes pas tombés dans les mains d'un trafiquant notoire. Je suppose que, depuis lors, un bon petit Ayatollah l'a remis sur le droit chemin.

Coucou, me revoilà à la gare de Belgrade. La Yougoslavie étant *hopeless* en ce qui concerne l'auto-stop (pour la guerre, c'est très bien), nous décidons de prendre le train jusque Thessalonique. Voici donc notre premier argent dépensé. Cela nous permet de dormir. Nous partageons un compartiment avec deux suédoises vraiment charmantes. Contrairement à ce que l'on dit de leurs compatriotes, elles ne sont pas trop jolies, mais très chaleureuses. Elles s'étaient probablement trompées de nationalité, où alors c'est moi qui confonds. Nous les conduisîmes bien sagement à l'auberge de jeunesse de Thessalonique, puis après un bon repas et de déchirants adieux, nous repartîmes vers la Turquie. Je ne sais pourquoi Claudy évitait la Bulgarie pour traverser la Macédoine et la Thrace ; cette habitude avait du bon cependant puisqu'elle nous permit de découvrir ces très belles régions. Des petites routes sillonnent des campagnes sauvages et ensoleillées. Parfois, un troupeau de moutons décide de prendre possession de la route et il vous faut attendre, sous l'oeil impassible du berger qui ne se formalise pas pour si peu, qu'ils se décident enfin à vous céder le passage. L'attente est récompensée par la traversée de villes pittoresques comme Kavala, Xanthi et Alexandropoulis, non loin de la frontière turque. C'est là que, dévorés par les moustiques, nous passons la nuit dans un petit hôtel. A chaque pays, désormais, la vie devient un peu moins chère.

Domage, mais nous n'avons pas le temps de nous attarder en Grèce. Il nous faut passer, à pied, la frontière turque. Un immense pont sépare les deux pays. Les formalités grecques sont aisément accomplies et nous voici, en plein soleil, en train de traverser le pont. Nous y croisons une fière patrouille de soldats grecs, marchant au pas et venant d'on ne sait où. Puis au milieu du pont, nous nous trouvons en Turquie. On aperçoit au loin un soldat turc, débraillé, assis sur une chaise, un fusil à la main. Il nous voit venir et nous observe, tout heureux d'avoir enfin quelque chose à faire. Il se marre du spectacle de ces deux chevelus avec sac à dos, marchant ainsi au milieu du pont. Nous ressentons un petit pincement de coeur en arrivant à sa hauteur, mais lui, d'un air comique, nous crie " *Hello Tarzan, welcome in the Turkye*". Peut-on imaginer accueil plus sympathique ? C'est vrai que nous sommes contents d'être en Turquie ; nos yeux sont tout de suite frappés

par les drapeaux rouge et blanc qui rappellent que le sens de l'hospitalité n'empêche pas toujours le nationalisme viscéral.

La route qui mène à Istanbul, toute droite, monte et descend comme une longue succession de toboggans. La camionnette VW est conduite par un instituteur français hilare qui nous a chargé avec la ferme intention de nous raconter des blagues, puisque c'est là, à n'en point douter, son activité principale, peut-être même sa profession. C'est vrai qu'il n'arrête pas. Nous jetons de temps en temps des coups d'oeil éplorés vers l'extérieur, tâchons de rire au moment opportun et subissons des heures durant la compagnie de cette espèce de Séraphin Lampion. A l'approche d'Istanbul, les immenses terrasses du bord de mer deviennent de plus en plus nombreuses. Notre chauffeur nous paye à boire. Il nous doit bien ça. En remerciement, nous acceptons d'écouter quelques blagues supplémentaires et, suprême effort, racontons même les deux ou trois seules blagues, passablement mauvaises, dont nous nous rappelons. Le type nous en sait gré et toujours aussi hilare, il nous fait entrer à Istanbul ; la ville ne manque pas de nous émerveiller à nouveau ; dommage qu'il faille admirer ce spectacle en écoutant, d'une oreille très évasive il est vrai, l'histoire "du type qui"... Ne devrait-on pas faire des lois contre les conteurs de blagues ? Il y a bien cent kilomètres que cette pensée, sans vraiment m'obséder, me trotte dans la tête. Encore cent kilomètres et ce sont des supplices que j'imaginerai.

"Bon, ben, c'est gentil de nous avoir amenés ici", disons-nous en prenant congé de notre chauffeur sur le parking du Sultan Ahmed. "Oui, à demain", répond le gars. "Cause toujours" pensons-nous, et nous voilà dans un petit hôtel pas cher que Claudy connaît bien. Une nuit de repos, des retrouvailles matinales avec les rues de la ville ; nous ne prenons même pas la peine de revisiter la Mosquée bleue et voilà que, coup sur coup, Adelin et Gérard nous rejoignent à l'hôtel ; l'équipe est au complet. Nos deux amis n'ont jamais visité la Turquie auparavant. Adelin, d'un naturel anxieux, n'est pas trop rassuré. Il craint de flipper et demande sans cesse à être rassuré. Il s'est prémuni d'un arsenal de médicaments, on ne sait jamais ; il ne touche à rien sans en connaître la substance et reste suspicieux vis-à-vis des indigènes. Il ne nous quitterait pour rien au monde et insiste pour que le voyage se passe dans un confort relatif. Il ne voit rien de mal à cela et cite Claudy en exemple. Il en faut davantage pour émouvoir Gérard, plus imperturbable que jamais et à peine remis des vaccinations qui lui ont été injectées en deux

jours. Il n'a pas eu le temps de changer son argent et nous nous rendons dans le quartier de Taksim afin de trouver une banque qui accepte de nous vendre des dollars. Alors que nous nous affalons dans des fauteuils, Gérard négocie avec un employé local ; il nous fait des signes triomphants, clins d'oeil, pouce levé, rictus de la bouche et tout ; pas de doutes, tout est arrangé. Enfin presque, car nous savons que nous pouvons lui faire confiance ; pour faire des conneries, il n'a pas son pareil. Quand il est de retour, il tient en main une maigre liasse de dollars : il nous explique que le bonhomme a changé ses francs en liras turques puis les liras en dollars. Un bref calcul et je lui annonce qu'il vient ainsi de perdre 20% de son maigre capital puis, devant sa mine perplexe mais néanmoins ahurie, je suis pris d'un fou-rire. Tout au long de la journée, nous l'entendons maugréer "meeerde !" Adelin a beau lui dire que ce n'est pas l'argent qui compte, tant qu'on est sain et sauf, rien n'y fait. Pour faire flipper Adelin, nous choisissons les ruelles les plus étroites en lui disant à chaque fois : "Viens par ici, c'est plus dangereux !". D'un coupe-gorge à l'autre, nous faisons ainsi visiter la ville à nos deux amis.

Ce n'est pas le moment de faire des achats. Nous regardons les manteaux en peau de mouton retournée, avec un air méprisant. Les manteaux turcs ne ressemblent à rien à côté des afghans, beaucoup moins chers et beaucoup plus rustiques, que nous nous promettons d'acheter. L'heure n'est pas venue de dépenser notre argent. D'ailleurs, l'air de la ville commence à nous peser. Assez des mosquées, des dizaines de camionnettes VW alignées le long d'un parc du Sultan Ahmet. Il nous faut maintenant partir, et vite. Alors un après-midi, nous prenons un bac vers la gare orientale de la ville, de l'autre côté du Bosphore. Imprévoyance et insouciance typiques de la jeunesse, nous n'avons pas pris la peine de réserver nos billets de train. Lorsque nous arrivons à la gare, le train pour Kars, qui doit nous mener à Erzurum, dans l'est de la Turquie, est déjà en gare et plus bondé qu'on ne l'imagine ce qui n'est pas peu dire. Comme le voyage doit durer une cinquantaine d'heures, quelques hésitations viennent secouer notre petit groupe. Le train étant le moyen de transport, le moins cher, Gérard et moi sommes formels ; nous prenons le train. Adelin se demande si ce n'est pas diiiiingue de rester debout tout ce temps et Claudy considère qu'il est, en effet, préférable de prendre le bus, un peu plus cher, mais beaucoup plus rapide et plus confortable qu'une plate-forme. Chacun campe sur ses

positions et il nous faut trancher en vitesse car le train va partir. Alors Claudy propose de nous séparer. Il nous donne l'adresse d'un hôtel à Erzurum où lui et Adelin nous attendront, puisque le bus est beaucoup plus rapide. En hâte, nous prenons nos billets et congé de nos deux amis, en leur souhaitant bon voyage avant les retrouvailles du surlendemain. Un peu compatissants, ils nous accompagnent jusqu'à notre instrument de torture, la plate-forme devant les toilettes ; trois Italiens y ont déjà pris position. Nous nous serrons donc un peu plus, bouchons complètement l'accès aux toilettes et le train part. Salut les gars, à bientôt. A peine quittons-nous la ville que la nuit tombe. Nos compagnons italiens vont loin. Le but de leur voyage serait de fumer autant de haschisch que possible que nous n'en serions pas étonnés. Ils nous laissent entendre qu'ils se mettraient déjà bien à l'oeuvre dans ce train, ce qui ne manque pas de nous embarrasser car la répression turque est sévère ; d'ailleurs quatre ou cinq régiments de soldats, au moins, sont présents dans le convoi comme partout ailleurs en Turquie. Personne ne sait s'il s'agit de ploucs en permission ou, au contraire, de l'escorte militaire que le gouvernement croit nécessaire d'adjoindre à chaque citoyen afin de veiller sur son âme et ses biens. Beau sujet de dissertation en vérité.

Le train est si peu rapide que nous nous demandons s'il n'opère pas, de temps à autre et à notre insu, quelque perverse et insidieuse marche arrière. Il est vrai que la ligne de chemin de fer serpente tellement qu'à chaque instant on passe près d'un endroit où l'on est déjà passé. Ce tortillard annonce son arrivée dans la moindre gare par des sifflements aigus qui nous rappellent les bons vieux westerns de notre enfance. Tout se prête d'ailleurs à la confusion : la machine à vapeur, les plaines arides et immenses, les gares perdues au milieu de nulle part. Nous nous attendons à voir quelques Indiens surgir du haut d'une colline, mais rien ne se passe et, pour notre plus grande joie, notre scalp reste bien en place. Notre estomac nous rappelle soudain que nous avons complètement négligé de prendre à manger. Ca et là, au hasard d'une halte, nous parvenons à trouver une miche de pain, un concombre et des tomates. Et le voyage se poursuit ainsi, dans la même langueur.

Grâce à une ceinture astucieusement nouée, nous avons condamné une portière extérieure afin de nous laisser un peu plus de place pour dormir. Une nuit, nous sommes tous endormis lorsque le train s'arrête dans une gare. Au moment du départ, un type court sur le quai et saute

sur le marchepied. Il se rend vite compte que la porte est fermée, mais déjà le train roule. Il tambourine sur la fenêtre, j'ouvre un oeil et le vois, l'air assez ahuri. Pas de panique, mon gars. Je suis trop fatigué après tout et je me dis qu'il n'a qu'à attendre la gare suivante ; je referme donc mon oeil et replonge dans mon sommeil. Je suppose que le pauvre type a pris un peu l'air, en s'agrippant bien à la clenche ; en tout cas, le lendemain matin, il n'était plus là.

Les Italiens cherchent du haschisch et nous évitons bien de nous mêler à eux car un type, prétendant être de la police, menace de nous dénoncer dès le prochain arrêt. Le voyage risque de tourner au cauchemar. Nous en profitons pour sympathiser avec quelques indigènes retournant à Kars, une ville dont on peut franchement dire qu'elle se trouve au bout du monde. Ils nous apprennent les rudiments de turc : *Chok Kuzel, Arkadesh* et, en référence à nos frabriques d'armes nationales, fort prisées en cette partie du monde, "*Belgika good panpan*". Les arrêts du trains qui nous irritaient tant commencent à nous fasciner et à ressembler de plus en plus au *far-west*, même si c'est vers l'est que nous nous dirigeons cette fois. Imaginez, en effet, une gare, enfin une maisonnette faisant semblant d'être une gare, au milieu d'une immense étendue aride. Près de cette gare, rien. Pas une maison, pas âme qui vive. Pas même la musique d'Ennio Moricone, rien de rien comme disait Edith Piaf. Et pourtant, le train trouve utile de s'y arrêter. Et un bonhomme suivi de sa femme, de quelques enfants et peut-être d'une chèvre juge nécessaire de nous quitter là. Est-ce parce que, comme nous, tout ce petit monde en a marre du train ? Que nenni. D'un pas décidé, ils partent dans une direction donnée vers un je ne sais où, qui doit probablement leur servir de maison, là tout au loin.

A la fin du deuxième jour de voyage, nous arrivons enfin en banlieue d'Erzurum. Je comprends maintenant pourquoi, à ce qu'on dit, le capitaine Haddock en personne traite un quidam de "crétin d'Erzurum". Car enfin, est-ce vraiment pour en arriver là, dans cette ville perdue que nous avons tant souffert ? Je le crains, en effet. Même la mosquée est construite à partir de tôles ondulées. Tout est brun, gris et froid ; la ville semble être née de la montagne dont elle a pris les couleurs. Et pourtant, un charme indescriptible s'en dégage et nous l'aimons tout de suite, lorsque, encore étourdis par le roulement du train qui nous a bercés pendant tant de temps, nous nous retrouvons dans la ville à la recherche du petit hôtel indiqué par Claudy.

Nous trouvons aisément celui-ci. A la réception, nous demandons des nouvelles de nos amis qui doivent être arrivés depuis plus de vingt-quatre heures. Le patron nous assure que personne ne correspond au signalement. Alors qu'il est en train de recopier nos passeports dans un grand livre vert, je reluque subtilement la liste des voyageurs ; il y a quelques étrangers, mais de Belgika, rien du tout. J'ai beau tourner les pages, aucune trace de nos amis. Nous montons dans notre chambre et jugeons qu'il ne serait peut-être pas inutile de se laver ; après trois jours de voyage, cela ne ferait pas de tort. La salle de bain, commune, est très remarquable : on y trouve en effet une chaudière à charbon qui sert de chauffe-eau, appareil unique qui pourrait trouver place dans n'importe quel musée et qui, pourtant, fonctionne encore. Nous allons ensuite manger, près de la gare routière où nous nous enquérons des horaires de bus vers la frontière iranienne. En rentrant à l'hôtel, un type souriant paraît nous attendre sur le seuil. Il s'appelle Jacky, il vient de Strasbourg où il étudie la psychologie. Il est sympa comme tout et nous passons la soirée ensemble. Il nous refile une adresse d'hôtel à Téhéran. Puis, dans un état d'abattement peu commun, nous allons dormir, dormir et dormir encore.

Dès la première heure, nous filons à la réception afin de voir si nos amis sont enfin arrivés. Flûte ! Ils ne sont pas là. C'est du moins ce qu'affirme le préposé. Bref conseil de guerre. Que faut-il faire en la circonstance ? Attendre, ici, où il n'y a rien ? Reprendre la route ? La conclusion de cette réunion au sommet est que, pour des raisons aussi indéterminées qu'obscurées, Claudy et Adelin ont dû poursuivre leur route vers Téhéran où ils nous attendent en sirotant une tasse de thé, à défaut d'une bonne bière. Étant nous-mêmes quelque peu imprévisibles, il ne nous est guère difficile d'imaginer que les autres le sont aussi. Et nous décidons, en toute logique, de repartir. Nous nous rendons à la gare routière et montons dans un car prêt à partir pour Dogubayazit, dans le Kurdistan, à un jet de pierre de la frontière iranienne.

Nous dûmes attendre notre retour en Europe pour apprendre ce qu'Adelin et Claudy étaient devenus. En réalité, ils n'avaient pas facilement trouvé un autocar pour Erzurum. Il leur fallut faire quelques détours et plusieurs haltes si bien qu'ils étaient arrivés à l'hôtel quelques heures après nous, vers deux ou trois heures du matin, alors que nous étions tranquillement en train de scier des bûches. Qu'à cela ne tienne, ils donnèrent au réceptionniste un petit billet sur lequel on pouvait lire :



"Salut les gars, nous sommes là, dans la chambre 27". Le problème fut alors que le réceptionniste était avant tout veilleur de nuit et que, dès les premières heures de la journée, il rentrait chez lui, rempli de la satisfaction du devoir accompli. Jamais il ne se rappela de l'important message à nous transmettre et lorsque nous nous adressâmes à la réception, c'est un autre homme qui nous répondit que personne n'avait laissé de message à notre attention. Ainsi, nous perdîmes nos amis. Quand ceux-ci se réveillèrent, ils s'étonnèrent de ne pas nous voir. Le réceptionniste leur expliqua que nous venions de quitter l'hôtel. Ils hochèrent la tête en se demandant ce qu'il y avait dans la nôtre et nous ne les revîmes pas car ils nous suivirent d'un jour jusqu'à Kaboul où leur voyage prit fin. Je m'étonne aujourd'hui de notre décision ; pourtant je sais qu'elle fut prise avec une candeur absolue, digne de l'insouciance jeunesse qui nous animait. Nous n'avions aucune raison de fuir nos amis qui eurent la gentillesse de ne jamais nous en faire grief. C'est ainsi quand on est jeune ; on fait des choses sans se soucier de leurs conséquences et parfois, plus tard, il faut payer.

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 4

[Retour à la table des matières](#)

La route menant d'Erzurum à la frontière iranienne a quelque chose de lunaire. Elle franchit des montagnes de terre, toutes brunes, sauvages et désertes. Par moments, elle ne prend même plus la peine d'être asphaltée. Puis elle redescend vers une large étendue où, tout au loin, on peut voir le Mont Ararat, espèce d'immense château de sable, jaillissant au milieu de cette morne plaine ; son sommet, culminant à plus de 5000 mètres est enneigé et ceux qui l'escaladent peuvent encore y admirer les débris de l'arche de Noé. Cette première partie du voyage me fit découvrir un aspect intéressant de la personnalité de mon compagnon de route. A chaque fois que le paysage devient intéressant, voire unique, il s'endort et se met à pieuter d'un sommeil des plus profonds. Seule l'odeur de nourriture peut, à la rigueur, le réveiller. Moi qui ne peux dormir assis, je me demandais si cette manie devait m'inspirer l'irritation ou la jalousie. J'optai pour la première solution et me mis, en conséquence, à le réveiller à chaque occasion avec ce ton de reproche que prennent souvent les insomniaques : "Gérraaard !" La lourde bête ouvre un oeil, se sent obligée de regarder, un peu, puis replonge de plus belle dans les bras de Morphée. En fin de voyage, je ne pris plus cette peine et ricanai de le voir rater des spectacles aussi grandioses. N'est-ce pas cocasse, en effet, de franchir la Khyber Pass en ronflant ou de longer des précipices vertigineux en faisant de doux rêves ? Je connus donc le mépris satisfait dont ceux qui s'instruisent accablent les oisifs. Gérard, tout occupé à dormir qu'il était, ne s'en offusqua guère.

Dans la plaine orientale de la Turquie, on aperçoit des casernes. Pas tout le temps, d'accord, mais au moins une tous les cinq cents mètres. Cette région doit certainement être une des plus militarisées qui soient. Nous sommes maintenant au Kurdistan. Ceci n'explique-t-il pas cela ? C'est bien possible, mon cher Watson. Mais le Kurdistan n'était pas encore très à la mode, à cette époque. Aucune équipe de télévision ne s'y rendait jamais. D'ailleurs, la lutte du peuple kurde n'était pas jugée très progressiste par la gauche bien pensante et Dieu sait si elle pense bien. Les Kurdes d'Iran et de Turquie s'opposaient à des régimes pro-américains et étaient donc de bons Kurdes, présentables et tout. Inversement, ceux d'Iraq luttait contre un régime tout ce qu'il y de plus socialiste (comme chacun sait) et devenaient ainsi des Kurdes suspects. Oh ! qu'ils sont vilains les Kurdes que voilà ! Le problème était que tous ces Kurdes étaient les mêmes Kurdes. Alors il valait mieux s'abstenir de prendre position. De toutes façons, à l'époque, il y a toujours, quoi que l'on fasse, de bons opprimés et de mauvais opprimés.

Le lecteur qui s'impatiente à l'idée de lire un compte rendu détaillé de nos activités à Dogubayazit devra déchanter et je le prie de m'en excuser. Car d'activités nous n'eûmes point. Le bus nous déposa dans un espèce de gare routière où nous attendîmes une espèce de minibus qui, pour quelques lires, devait nous emmener à une espèce de frontière iranienne. C'est pendant cette attente qu'émergea, tel un *Jack-in-the-box*, un Allemand répondant au nom de Werner. Lui, au moins, n'avait rien d'un hippie. Il était photographe, ou quelque chose du genre, mais n'avait rien d'un artiste non plus. Il était propre, un peu grassouillet, jovial, l'air benêt. Il appartenait à cette catégorie d'individus dont le physique semble refléter parfaitement le pays d'origine. Sa présence en ces lieux retirés de la planète avait quelque chose d'incongru ; car hormis la faune moustachue locale, la seule espèce vivante qu'on y rencontrait était barbue ou chevelue et, dans tous les cas, crasseuse, avec des habits dégueulasses et un vieux sac à dos quasiment pouilleux. Alors voir Werner ainsi émerger nous fit tout de suite sourire et nous le rendit sympathique. Il allait d'ailleurs faire partie de la légende du voyage puisque nous le vîmes réapparaître épisodiquement, à des moments où on ne l'attendait pas. Ce con avait même un immense carnet dans lequel il notait l'adresse de toute personne rencontrée. J'eus donc la surprise quelques mois plus tard, de recevoir d'Allemagne, une

magnifique photo de votre serviteur prise par Werner à Dogubayazit et je tiens ici à lui rendre hommage de ce présent que je chéris encore aujourd'hui quand il m'arrive de le regarder.

La nuit tombait lorsque nous arrivâmes à la frontière iranienne. Il faisait tellement noir que nous ne vîmes rien sinon les bureaux des douanes turques et iraniennes qui furent franchies dans cet ordre. C'était le bon temps du Shah qui, en dehors de quelques petites répressions, une fois de temps en temps, ne faisait pas trop de mal ; enfin du moment que personne ne rouspète. Nous, nous ne rouspétions pas d'être là. Cela nous plaisait même beaucoup. A l'époque, passer de Turquie en Iran n'avait rien d'une régression dans le temps. Au contraire, l'Iran donnait l'idée, fausse sans doute, mais très réelle néanmoins, d'être un pays moderne, en pleine expansion. Signe irréfutable de cette modernité en monde musulman, on pouvait y voir de très jolies femmes, parfois même cultivées. Celles qui portaient le *tchador* le faisaient avec une certaine élégance et n'avaient rien de recluses. Au poste frontière même, une jeune femme, étudiante en France, nous fit un brin de causette. La chose n'avait rien d'extraordinaire. Nous étions loin du Moyen-Age.

Une Mercedes de style ancien nous conduisit de la frontière à la ville de Tabriz. La route était noire, sinueuse et dangereuse. Nous n'arrêtons pas de croiser d'immenses camions, ornés de toutes sortes d'ampoules électriques colorées ; ils débouchaient, rugissant, du milieu de la nuit, manquant parfois de nous envoyer au fossé. A chaque fois, nous avions l'impression d'être au milieu d'une guerre des étoiles avec des vaisseaux interstellaires nous frôlant de très près. Les yeux rivés sur la route d'où n'importe quoi pouvait surgir à n'importe quel moment, nous finîmes par arriver à Tabriz. Notre chauffeur alla s'installer dans un hôtel, trop cher à notre goût, et il eut la gentillesse de nous laisser dormir dans la voiture. Il y avait près de quarante heures que nous n'avions pas fermé l'oeil si bien que l'inconfort des sièges poussiéreux ne fut que très peu ressenti. Se réveiller le matin au milieu d'une rue animée nous surprit quelque peu. A peine était-il éveillé que Gérard fut pris de deux crampes dans les jambes. J'ouvris la porte en hâte pour lui permettre de s'étendre. Le premier effet de cet acte, louable en soi, fut de permettre aux badauds d'entendre mon compagnon gueuler comme un veau qu'on égorge. Avons-nous déjeuné ? Je n'en suis pas sûr. La route nous appelait à nouveau et nous n'eûmes guère de mal à trouver la gare routière.

Les bus iraniens étaient magnifiques. C'étaient des modèles du dernier cri, propres et confortables. Une des grandes injustices de ce bas monde est l'absence de pilote iranien en Formule Un. Je ne m'explique pas pourquoi leurs chauffeurs de bus ne sont, par exemple, pas engagés par Ferrari. Peut-être est-ce parce qu'ils seraient beaucoup trop forts pour la concurrence ? Le niveau de pilotage atteint ici des sommets inégalés. Les cols sont dévalés à une vitesse à peine moins élevée que celle de la lumière, et encore ce n'est pas sûr. De temps à autre, tous les passagers, qui gardent en permanence au moins un oeil rivé sur la route, se lèvent d'un seul bond afin de pouvoir admirer les exploits sportifs du chauffeur dont ils profitent en direct. Dépasser en troisième file sur une route à deux bandes n'avait rien de sensationnel pour un pilote local et nous pûmes expérimenter leur adresse en la matière à plusieurs reprises. Une autre fois, le chauffeur profita d'une station service sur le côté gauche de la route pour doubler, et peut-être croiser, quelques voitures.

Les gens étaient affables et sympathiques. Des jeunes garçons raffinés nous adressaient la parole. Le paysage, fait de collines dénudées et brunes, avec des champs et des petits villages qui semblaient se fondre dans la nature, était assez joli. Partout sur la route, des contrôles de police nous apportaient la preuve que le chauffeur savait où se trouvait la pédale de frein et possédait un permis de conduire. Peut-être était-ce d'ailleurs là leur seule raison d'être ? Un bref repas à midi, riz et viande hachée appelée *kebab* pour la circonstance, et la course reprit de plus belle pour une entrée crépusculaire dans la banlieue industrielle de Téhéran. La nuit peut être particulièrement belle et lumineuse en cette partie du monde. Mais au fur et à mesure que nous pénétrons plus en profondeur dans la grande ville, celle-ci nous éblouit de ses lumières, de son grouillement et de sa frénésie. Et le bus nous laisse là au milieu d'une rue où des voitures passent à des vitesses comparables à celles atteintes par de rutilants bolides lancés dans la ligne droite des Hunaudières. Je cherche les mots pour décrire notre état d'âme ; hébétude, ahurissement, ébahissement, stupéfaction ? Les taxis ralentissent à peine et nous devons leur crier notre destination souhaitée "Amir Khabir". La plupart refusent de s'y rendre et appuient de plus belle sur le champignon pour reprendre leur place dans l'inférieur peloton. Même sur le trottoir on n'est pas trop en sécurité. L'inventeur du chaos aurait été content d'assister à ce spectacle. Finalement un

chauffeur daigne nous faire monter dans sa Sunbeam hunter orange et nous emmène jusqu'à l'hôtel que nous avait renseigné Jacky. Ouf ! Nous y sommes et Jacky nous y rejoint un peu plus tard. L'hôtel Amir Khabir était lui aussi une étape obligée de la route vers l'Inde. Il n'avait cependant rien de très remarquable et, avec des murs peints en vert, il offrait toute l'intimité d'un hôpital du début de ce siècle. Il manquait nettement d'atmosphère ; surtout après le spectacle de la rue. Prendre une douche, s'étendre sur un lit, avaler un repas, tous ces charmes de la bourgeoisie ne nous répugnaient pas, après une si longue route. Nous dormîmes ensuite aussi longtemps qu'un régiment de marmottes, la bouche ouverte, comme terrassés par la fatigue. Tout pouvait arriver, rien ne nous réveillait. Mais où étaient donc passés Adelin et Claudy ? Étaient-ils déjà repartis vers l'Afghanistan. Ce n'est pas possible tout de même...

Le lendemain nous voyait frais et dispos pour une visite de la ville. Pour une fois, nous avions raison de ne pas vouloir nous attarder car Téhéran ne brille pas par ses sites historico-touristiques. Je ne sais pas pourquoi nous fûmes conviés à nous rendre au sommet d'un immense building d'où s'offrait une magnifique vue panoramique de la ville. Le trafic transformait la moindre promenade en aventure périlleuse, peut-être même suicidaire. De nature prudente, je calculais le nombre de rues à traverser afin de minimiser les risques et l'après-midi nous vit remonter dans un bus en route vers Mashad. Dès la sortie de Téhéran, le bus s'attaqua à l'ascension de très belles montagnes. Les routes étaient larges et en bon état. Le chauffeur semblait un peu moins excité que le précédent. Et tournent les roues, tournent les roues. Les trois jeunes gens ne sont pas fatigués encore, ils sont pressés, rien ne les arrête sur cette route qui devient infernale à force de s'étendre, infinie. En passant dans certains villages, on se demande comment il se fait que des gens puissent y vivre. Ne s'animent-ils pas seulement pour agrémenter notre passage et retomber ensuite dans une éternelle léthargie. De même lorsque l'on revient quelque part, après bien des années d'absence, on s'étonne de voir que les habitants ont continué à vivre pendant que nous n'y étions pas. On se demande si tout ne vient pas de se réanimer à l'instant même. C'est un peu comme si, comble de l'égoïsme, nous ne pouvions pas imaginer le monde sans nous.

La nuit se passa à rouler et rouler encore. Déjà blasés, nous n'admirions même plus les performances du chauffeur lorsque, au petit

matin, nous pénétrâmes dans la belle ville de Mashad. Cette dernière, haut lieu de la vie religieuse iranienne, est agrémentée d'une mosquée en tous points remarquable. Pas assez cependant pour susciter notre intérêt. Car, que l'on ne m'en veuille pas de n'avoir rien à en dire, nous ne la vîmes même pas. Comme nous ne vîmes pas des tas d'autres édifices qui, selon les guides touristiques dont nous ne nous encombrions pas, valent le détour. J'aperçus au loin ses dômes bleus, mais nous ne jugeâmes pas utile d'aller la visiter. Nous nous précipitâmes au consulat d'Afghanistan pour y obtenir un visa d'entrée dans ce pays, ce qui fut fait sans guère de problèmes. Puis, nous restâmes quelques heures, assis pieds nus dans la rue, ne nous levant que pour boire une tasse de thé à intervalles réguliers en attendant qu'un bus se décide à partir pour Taybad, non loin de la frontière afghane. Nous passâmes ainsi, dans l'oisiveté la plus totale et la plus débilante, toute une longue journée. Enfin le bus vint. Nous fûmes forcés de prendre place dans le fond au milieu de paysans sales et vieux qui crachaient partout. Les places de devant étaient occupées par des gens plus propres et, sans nul doute, d'un rang social plus élevé. Parfois, lorsque la nuit était tombée, un paysan montait, une lanterne à la main et il nous rejoignait dans le fond du car. Certains d'entre eux ne s'asseyaient pas sur le siège mais s'y accroupissaient, les fesses sur les talons. Ils n'arrêtaient pas de mâcher une pâte brunâtre dont nous débattions des éventuelles vertus hallucinogènes. De temps à autre, ils en recrachaient de longs jets d'une couleur assez peu pittoresque et qui nous ôtaient toute envie de manger.

Au fur et à mesure que la nuit tombait, il devenait de plus en plus clair, si j'ose dire, que nous reculions dans le temps. La civilisation s'éloignait à chaque tour de roue et nous nous enfoncions dans le désert afghan. La nuit était déjà bien avancée lorsque nous arrivâmes à Taybad, dernier village iranien. Un jeune garçon vint nous proposer un logement. Nous n'avions guère d'autre choix que celui de le suivre. Il nous emmena dans une petite ruelle bordée de murs en terre. Comme dans un légende orientale, il nous fit franchir une petite porte et, par enchantement, nous nous retrouvâmes dans une espèce de petit jardin mal éclairé. Des hommes enturbannés fumaient le narguilé avec une nonchalance qui nous parut naturelle. Le spectacle était sublime, quoiqu'un peu irréel. Les chambres étaient rudimentaires, sans électricité ni fenêtre si bien que je dus apprêter ma literie à tâillon avant

de m'endormir, à même le sol. Le réveil ne démentit en rien ces impressions mille-et-une-nuitesques. En ouvrant un oeil, j'émergeai d'une longue nuit noire pour apercevoir un rayon de soleil passant par la porte restée ouverte. Hirsute et sale, je sortis dans le jardin intérieur où je me vis offrir du thé, agrémenté d'un morceau du délicieux pain local et de l'inévitable fromage de chèvre, un peu sec et rance. Les fumeurs de narguilé étaient de nouveau dans la cour, où peut-être y étaient-ils encore ? Ils ne se départirent de leur flegme que pour nous regarder passer alors que nous allions nous débarbouiller au seul point d'eau du lieu. Puis ils replongèrent dans l'espèce de torpeur qui semble inhérente au bon usage du narguilé.

Quant à nous, eh ! oui, il nous fallait repartir. Et vite. Nous avons traversé la Turquie et l'Iran quasiment d'une seule traite. Nous n'avons pratiquement pas pris un seul repas digne de ce nom, avons à peine dormi et ne parlons pas du lavage. Comment avons-nous pu supporter ces milliers de kilomètres, cette longue et fastidieuse route ? Nous ne nous sentions nullement las, pourtant ; nous n'avons qu'une seule envie, celle de repartir aussitôt car, désormais, nous n'étions plus qu'à un jet de pierre de la première étape de ce long pèlerinage, l'Afghanistan. Ce pays étant gros producteur de haschisch, il occupait une place de choix dans le coeur du routard. Cependant, tel n'était pas la raison de l'intérêt que nous lui portions. Peut-être n'avions nous même pas l'intention d'en fumer. Mais c'était simplement un pays où il fallait avoir été et nous sentîmes notre coeur battre un peu plus fort lorsqu'arriva le minibus devant nous conduire à la frontière.

Nous roulions au milieu du désert. A gauche rien, à droite rien ; devant rien, derrière rien. Quelle drôle d'impression d'être ainsi entouré de rien. Soudain, pourtant, coucou voilà le poste frontière iranien qui, tel un mirage, émerge devant nous. La douane iranienne jouit d'une réputation féroce et impitoyable. Des histoires, proches de la rumeur, circulent sur les peines de prison extrêmement sévères qui frappent les petits trafiquants que nous pourrions être. Claudy, mais où est-il donc celui-là ?, a même vu jadis un type s'y faire arrêter. Des affiches collées au mur informent le candidat fraudeur de la possibilité d'un séjour gratuit et prolongé dans les geôles du Shah. Nous sommes naturellement effrayés par cette perspective peu réjouissante, mais les douaniers ne nous veulent pas de mal. Pan ! Un bon cachet de sortie sur le passeport et nous voilà en route pour le poste afghan. "Afghanistan,



Haschischistan", nous dit un jeune garçon à l'entrée du poste. Nous avons envie de lui dire entre les dents : "Ta gueule, connard !", mais déjà un douanier se précipite sur nous : "*Afghanistan haschisch ?* crie-t-il d'un ton joyeux, *very good*". Ca commence bien. Nous minimisons, feignons n'avoir rien entendu, sifflons un air bête tout en reluquant le ciel d'une façon détachée, mais l'autre continue de se marrer. Et paf ! Un autre bon cachet sur le passeport. Nous voici de retour au quatorzième siècle, car les années se comptent ici à partir de l'hégire.

Je décide de prendre place sur le toit du minibus qui doit nous conduire à Hérat. Je peux ainsi mieux profiter du désert ; les vitesses atteintes étant très peu élevées, les risques sont limités. Imaginez-vous ce jeune garçon de dix-neuf ans, assis en tailleur sur le toit d'un bus afghan ? C'est moi, innocent, libre et heureux. Heureux d'être là, empli d'un vague sentiment d'exploit mêlé à celui du devoir accompli et jouissant des vastes étendues qui s'offrent à moi. Je vois l'avenir s'étaler devant moi, comme ce désert plein de promesses et qui n'en finit pas. Nous ne parlons pas mes camarades et moi ; tout en fronçant les sourcils, pour défier le vent les impuretés qu'il charrie, nous regardons droit devant nous, comme les jeunes gens savent le faire. Aujourd'hui, j'ai souvent tendance à regarder en arrière, tant il est vrai qu'une bonne partie de notre vie d'adulte consiste à essayer de retrouver les sensations de l'enfance que nous étions alors en train de quitter. Mais là non, je regardais droit devant, scrutant le désert comme pour faire face à l'avenir et le toiser. Car si nous étions encore des enfants, nous prenions des forces pour mieux approcher la vie adulte que nous attendions de pied ferme ; elle pouvait toujours venir, rien ne nous faisait peur. Pourtant Dieu sait quelles souffrances, et quelles désillusions aussi, nous guettent, à n'importe quel détour de la vie ? En vous réveillant, le matin, vous ne savez pas quel malheur peut vous tomber dessus, sans crier gare. Toutes les certitudes peuvent être ébranlées en moins de cinq minutes.

Fi de nostalgie et de sentimentalisme. L'heure est à la joie, bonnes gens, car nous pénétrons dans Hérat, ville jolie qui nous plaît énormément. Les prix deviennent ici dérisoires. Nous trouvons une chambre à trois lits et allons immédiatement admirer la très remarquable mosquée. Vivre à Hérat est d'autant plus agréable qu'il n'y a strictement rien à y faire, activité qui, comme on le sait dorénavant, nous sied à merveille. Nous déambulons dans les rues, la mine rendue

légèrement hagarde par le vent chaud dit "des cent jours" qui alourdit l'atmosphère alors que cet imbécile devrait la rafraîchir. Nous n'osons trop boire de l'eau, aussi avalons-nous fanta après fanta jusqu'à ce que notre langue, tournée orange, ne puisse plus supporter cet infâme liquide. Lorsqu'enfin, je trouvai de l'eau potable, ou du moins que la soif me fit paraître telle, je la dégustai avec un plaisir infini, la sentant, limpide, couler dans ma gorge. Il m'arrive encore aujourd'hui, lorsque je bois un bon verre d'eau et que celle-ci me goûte de repenser à cette soif étanchée d'Hérat. Nous achetons des fruits aussi, par exemple d'immenses melons que nous dévorons à grandes doses, avec pour premier résultat la diarrhée inaugurale du voyage. Puis le soir, vautrés sur notre lit, nous chantons un répertoire impressionnant de chansons françaises, de *Santiano* à *Pauvre petite fille riche*. Je n'avais plus chanté de chansons depuis le jour, déjà lointain, où j'avais quitté les scouts. Était-ce un hasard si je reprenais cette activité ici, en Afghanistan, après avoir passé mon premier rite de passage. Nous y avons fumé un peu de haschisch, mais rien qui vaille la peine d'être mentionné. Les sensations qu'il nous fallait ressentir, nous les ressentions bien sans cela.

Nous retournions faire un petit tour dans la rue, boire un thé, puis manger un bout, puis rentrions nous reposer un peu et quelques journées passèrent ainsi, à perdre notre temps, à profiter d'être là sans rien faire. Ce petit jeu dura plusieurs jours ; nous décidâmes enfin qu'il avait assez duré. Jacky devait rentrer en France et rebrousser chemin, tandis que Gérard et moi décidâmes de poursuivre notre route. Pas besoin de traîner à Kandahar. Le bus direct pour Kaboul nous parut préférable. Beaucoup plus fatigant aussi, puisque c'est quasiment toute l'Afghanistan qui devait être traversée dans ce vieux tacot de marque Mercedes, qui avait dû arpenter les rues d'une ville allemande dans les années '50 et avait atterri là par un mystérieux hasard. Sa vitesse de pointe, rarement atteinte, ne devait guère dépasser les 50 km/h ce qui nous changeait considérablement de l'expérience iranienne. Ici aussi, les hommes s'accroupissaient sur les sièges. En dessous de chaque banquette, il y avait une vieille boîte de conserve rouillée que chaque passager prenait en main, afin de recracher, tout le voyage durant, les liquides verdâtres produits par la mastication aussi incessante que nonchalante d'une espèce de poudre.

Au crépuscule du premier soir, le car s'arrêta en bord de route. Tous les hommes descendirent et se mirent à genou, en carré, pour faire la

prière. C'était un tableau sublime que cette dévotion au milieu du désert et nous qui n'étions pas très religieux, nous en saisismes la profondeur. Lorsque le bus redémarra, la nuit était tombée. C'était pleine lune. On distinguait au loin, les cimes des montagnes tant la clarté était intense. D'ailleurs la lune brillait si fort, si proche de nous, si ronde et si grande, qu'il devait être possible de la prendre en main. Pas Gérard car il dormait. Je vis quant à moi défiler des milliers d'étoiles et la lune me surveillait toujours, me lançant quelques fois un clin d'oeil complice tout me disant que j'avais bien fait de venir. Le petit matin nous fit entrer à Kandahar, ville encore endormie et qui ne nous dit donc rien. J'y bus le thé pendant que Gérard continuait de dormir. Puis le bus reprit sa route, qui n'avait toujours rien d'infamale. Elle était longue et monotone. Et le bus se traînait lamentablement. Il n'y avait rien, au fond, de très pittoresque. Toujours la même plaine, désespérément sèche, avec au loin les mêmes montagnes.

Kaboul se dessine enfin ; les habitations deviennent tout à coup plus fréquentes, sans que l'on sache si on est encore à la campagne ou déjà dans la ville. Le doute s'amincit ; c'est en ville que nous sommes maintenant et nous nous rendons immédiatement dans le quartier, à l'écart du centre ville, où les routards ont installé leur base. La légende nous représentait ces derniers comme des pèlerins en quête d'absolu ou de sagesse orientale. S'il en allait ainsi, pourquoi s'agglutinaient-ils donc toujours dans des quartiers que leur passage avait si radicalement transformés puisqu'on pouvait, entre autres choses incongrues, y déguster une tarte au pomme, un *milk shake* voire même un *wiener schnitzel*. Grand était le décalage entre le mythe et la réalité. Les vrais hippies n'avaient que peu existé. Ils n'étaient en tout cas pas bien différents de nous. Certains peut-être ne voyageaient que pour la drogue, mais ils ne devaient pas être tellement nombreux. Ils ne revenaient d'ailleurs pas raconter leurs exploits au pays. Ils mouraient d'une overdose sur une plage de Goa ou s'installaient localement, vivant d'expédients et de combines, pas toujours honnêtes. Mais il n'y avait rien de sublime là-dedans. La vraie légende, c'étaient nous qui étions en train de la forger.

A chaque étape du voyage, la faune routarde s'écrémait quelque peu ; on rencontrait de moins en moins d'Européens et d'Américains. Parmi ceux-ci, certains fraîchement débarqués d'un avion, ne comptaient pour rien. On les repérait d'ailleurs de loin, avec leur T-shirt

tout propre et ces chaussettes qui ne les quittaient pas, afin d'éviter une infection. Puis il y avait nous, ceux qui en avaient bavé pour arriver là ; mais à part nous, rares étaient ceux qui correspondaient à l'image mythique du parfait hippie. Ce dernier n'existait probablement pas, ou peu. Quand il existait, ce n'était souvent qu'un paumé, crevant de froid dans une sale baraque des Cévennes ou de chaud sur une plage de Goa, "crevant" étant, dans ce dernier cas, à prendre au pied de la lettre.

Dans la périphérie de Kaboul, quelques rues colorées et agréables sont remplies d'hôtels, de *tea-shops*, de magasins que l'on peut qualifier de bazar et où, comme chez *Harrod's*, il est possible de trouver tout, y compris des armes. Nous n'avions, il est vrai, aucune envie d'acheter un éléphant ou une Kalachnikov ; seules nous intéressaient les chemises afghanes. Je m'en procurai une, particulièrement horrible, bleu foncé, avec des fleurs imprimées dessus et un pan du col se rabattant sur la poitrine. Le manteau tant convoité ne me fait plus envie. C'est vrai qu'il fait chaud et je n'ai pas le courage de l'envoyer par la poste. D'ailleurs, je n'ai plus besoin de ces artifices maintenant. Mon vieux parka fera encore l'affaire.

Grâce à une adresse de Claudy, nous trouvons aisément à nous loger. L'hôtel est une grande maison de plain pied, plantée au milieu d'un jardin. Le propriétaire a installé quelques marches devant chaque fenêtre si bien que toute pièce se voit miraculeusement transformée en chambre d'hôtel. Pour la première fois depuis notre départ, nous faisons la lessive. C'est vrai que tout commence à puer dans le sac où le propre se mélange au moins propre, c'est-à-dire le sale au plus sale. Mon *jean* tient le coup, il tient même presque debout. Beaucoup achètent des pantalons locaux et bouffants. Comme ça, au moins, il y a quelque chose qui bouffe bien. Depuis notre départ, une pochette de cuir pend à mon cou. Elle contient mon passeport et mon argent. Elle ne me quitte jamais mais elle commence à me peser. Elle aussi schlingue la transpiration qu'elle a absorbée depuis maintenant des semaines.

Notre sac à dos contient le minimum : un sac de couchage tout usé, quelques T-shirts, déjà souillés, une brosse à dents, un tube de dentifrice et un savon, ultimes concessions à la vie bourgeoise, un gant de toilette avec une petite serviette de bain, quelques caleçons et c'est à peu près tout. N'y a-t-il pas là tout ce qu'il faut pour faire le tour du monde ?

Notre chambre comprenait quatre lits. Deux Suédois vinrent nous y rejoindre. Ils revenaient du Népal. C'étaient des *junkies* qui n'inspiraient pas particulièrement la joie de vivre. Ils nous confirmèrent les témoignages mille fois entendus : l'Inde était une horreur, un monstre, l'enfer. Il fallait y aller par principe et se rendre compte par soi-même, mais c'était monstrueux. Ayant depuis lors passé trois ans en Inde, je m'étonne encore de ce sentiment, largement partagé par les routards. L'Inde était probablement trop authentique pour eux. En dehors de Goa, ils ne parvenaient pas à y recréer l'atmosphère du *Pudding shop* d'Istanbul ou de la *Freak Street* de Katmandou. Alors ils la détestaient car jamais ils n'avaient fait l'effort de la comprendre. Mais il est vrai que comprendre n'était pas le but du jeu. Nos deux compagnons de fortune nous filèrent l'adresse d'un hôtel très bon marché à Delhi : il suffisait de prendre la rue juste en face de la gare, de la remonter jusqu'à un certain point, de tourner à droite et c'était là. Nous ne pouvions pas nous tromper. Ils vantèrent aussi les mérites de leur hôtel à Katmandou, ville qui recueillait toutes leurs faveurs. Nous étions ainsi armés de deux nouveaux et précieux renseignements.

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 5

[Retour à la table des matières](#)

La route avait été longue et la première nuit aurait dû l'être tout autant. Au milieu de celle-ci, cependant, j'entendis des bruits étranges qui ressemblaient à des coups de feu. Taratatata. Ta. Ta. Taratatata. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, surtout s'il vient de passer une trentaine d'heures dans un bus et je me rendormis de plus belle. Le lendemain matin, le patron de l'hôtel, un homme sympathique et affable, nous expliqua que la nuit avait été historique. Un coup d'État militaire avait eu lieu. La monarchie était renversée. Heureusement pour lui, le roi Zahir Shah se trouvait à l'étranger et il ne put donc pas être arrêté par son cousin de rebelle. L'armée occupait le centre ville. Des réactions de tribus pathan des montagnes étaient à craindre, nous répétaient nos interlocuteurs afghans. Il était préférable de rester discret.

Si je crois être relativement courageux, je ne suis pas du tout intrépide. Pourtant, et bizarrement, je décidai immédiatement de ne pas suivre les conseils de prudence du patron de l'hôtel et des autres personnes auxquelles nous avons pu parler. Car enfin, on ne peut tout de même pas vivre un coup d'État et n'en rien voir. Je me mis donc en route pour le centre. En passant devant une caserne, j'observais quelques soldats faisant des efforts aussi remarquables qu'inutiles pour marcher au pas. Ils ressemblaient davantage à une bande de soudards qu'à une armée digne de ce nom ce qui, en la circonstance, n'avait rien de tellement rassurant. Les uniformes eux-mêmes n'étaient pas très uniformes et leur couleur variait selon toutes les nuances du bleu. A

l'entrée de la ville, un tank avait pris position. J'avais pour tout appareil photo un Instamatic Kodak et, me sentant l'âme d'un grand reporter, je me mis à photographier le char. Plus loin un autre char avait un bouquet de fleurs dans le canon, et je le photographiais à nouveau, de même qu'un groupe de soldats dormant en dessous d'un camion. Dans le centre de la ville, un officier, propre et élégant, était monté sur un blindé pour y haranguer la foule. Je ne résistai pas à la tentation de le photographier ; par malheur, il m'avait aperçu. D'un bond, il sauta sur le sol et appela plusieurs soldats à la rescousse. En un instant, je me retrouvai ainsi avec une mitrailleuse pointée sur la poitrine. L'idée me vint que la situation n'était peut-être pas très confortable. Car nous n'étions plus dans un État de droit. Déjà en temps normal, le pays avait ses particularités moyenâgeuses, alors là... Heureusement, l'homme n'était pas hostile. Il voulait seulement la bobine ; m'ayant pris l'appareil hors des mains, il essayait, en vain, de l'ouvrir. Ayant maintenant retrouvé la maîtrise de moi, j'écartai la mitrailleuse pour lui montrer comment procéder. J'avais compris que le danger était passé. Il jeta le film par terre et, non sans hargne, l'écrasa sous sa botte. Ainsi s'acheva pitoyablement ma carrière de grand reporter, même si l'année suivante je devais me retrouver au milieu du conflit opposant la Turquie et la Grèce.

Je retournai dans le quartier hippie de la ville. J'écrivis tout de suite une lettre à ma mère pour lui signifier que j'étais sain et sauf. En réalité, peu de personnes en Occident, en dehors des quelques marginaux qui lisent le *Monde diplomatique*, et encore, ont jamais su qu'il y avait eu un coup d'État en Afghanistan ce jour-là. La plupart des gens ignoraient même où se trouvait ce pays. Les choses allaient changer quelques années plus tard ; pas un jour ne passerait sans que l'Afghanistan n'occupât la une des journaux. Ce pays allait même devenir à la mode, alors qu'il était ravagé par la guerre, civile et autre. Tous ces gens que j'avais côtoyés, comment survécurent-ils aux tragiques événements qui leur pays a traversés ?

Nous étions frappés par l'allure martiale de la population. Il faut voir un Afghan monter à cheval pour le croire. Il donne l'impression que c'est lui qui tient le cheval debout. Les hommes, à la barbe noire et aux yeux brillants, vous étonnent aussi par la manière dont ils vous regardent. L'envie ne vous viendrait pas de vous moquer d'eux. Les femmes sont tout aussi remarquables, mais pour d'autres raisons. Elles

étaient, en effet, complètement voilées et rien ne transparaissait de leur corps ; mêmes leurs yeux se cachaient derrière une espèce de grillage. L'allure du brave homme qui généralement les escortait vous ôtait toute envie d'en savoir plus sur leur physionomie.

Il n'y avait pas grand-chose à faire ni à voir à Kaboul. On pouvait y boire le thé et fréquenter l'un ou l'autre de ces restaurants où se retrouvent les routards. On pouvait aussi y acheter un peu de hasch et le fumer. On pouvait encore marchander le prix d'un manteau afghan ou d'une fourrure de loup dans une échoppe. On pouvait enfin se reposer. Nous fîmes tout cela sans toutefois tomber d'accord sur le prix du manteau que nous n'achetâmes donc pas. Kaboul était aussi le siège d'une ambassade de l'Inde. Obtenir un visa pour l'Inde était laborieux dans les chancelleries d'Europe occidentale. Les autorités indiennes y exigeaient que l'on soit muni d'un billet d'avion aller-retour avant de délivrer le laissez-passer. Une fois encore, nous avons trouvé la parade pour déjouer l'ignoble stratagème. L'ambassade de Kaboul, en effet, délivrait des visas à qui mieux mieux, et nous en obtînmes un sans la moindre difficulté.

Plus rien ne nous retenait désormais à Kaboul. Nous nous apprêtions à nous élancer dans l'une des plus longues étapes du périple, celle qui devait nous mener de Kaboul à Delhi. Pour une bouchée de pain, un bus nous emmena à Peshawar, première ville du Pakistan. Je ne vous dis pas la beauté de ce trajet car j'ai honte de l'avoir avalé si vite. Les gorges de Kaboul valent à elles seules le déplacement, Djellalabad, je vous le concède n'est pas terrible, mais le désert que nous traversons ensuite, avec au loin des lacs d'un bleu éclatant et des villages qui se confondent presque intégralement avec la couleur jaunâtre de la terre, tout cela, c'était vraiment magnifique. Et le bus se met ensuite à arpenter les pentes rocailleuses de la *Khyber pass* qui sépare l'Afghanistan de la plaine indienne. Lieu mythique et magique. C'est par là que passèrent les nombreux envahisseurs de l'Inde. Les Britanniques s'en emparèrent en 1879, mais ils durent constamment se défendre contre les turbulentes tribus pathan, celles-là mêmes qui inspirèrent Kipling. Et voilà que notre bus se met à brinquebaler sur des chemins caillouteux. De temps à autre, nous passons devant un fort en ruine, dernier témoin du passé sauvage des lieux, et la vue est immense. Tout le monde se tait dans le bus comme si chacun voulait rendre hommage à l'histoire glorieuse de ce col que, de pierres en nids de poules, nous sommes à notre tour en



train de vaincre, avant d'envahir les plaines du Sindh. La descente vers Peshawar est vertigineuse. Gérard dort. Puis très vite, nous arrivons dans cette ville illustre où le moindre individu semble armé jusqu'aux dents.

Durant le voyage, je sympathise avec Jean et Amélie, deux Marseillais à l'accent chantant et, à leurs heures, étudiants des Beaux-arts. Il est petit, les cheveux foncés et frisés lui tombent sur la nuque. Elle n'est pas grande non plus et sympathique comme tout. Comme je n'arrête pas d'appeler Gérard "Maurice", ils sont persuadés qu'il s'agit de son vrai nom et l'utilisent en conséquence, ce qui avec l'accent du midi que je ne peux imiter et encore moins transcrire, est vraiment délicieux. Comme nous, ils sont pressés d'arriver en Inde et nous nous retrouvons tous les quatre à la gare ferroviaire, sans avoir pris la peine de prêter la moindre attention à Peshawar. Maintenant que nous y sommes parvenus, seule Lahore nous intéresse. La gare n'est sans doute pas l'édifice le moins intéressant de Peshawar. On y retrouve tout le charme de l'architecture coloniale. Tant pis si je me fais traiter d'impérialiste ou si ce goût désuet me fait passer pour politiquement très incorrect. Ce dernier défaut est d'ailleurs loin de me déplaire et je l'accepte sans sourciller. J'aime donc le style colonial, du moins en architecture, et regrette d'ailleurs que des pays comme l'Inde aient été incapables de le poursuivre ou à défaut de créer un style aussi pittoresque et qui semble si bien s'accommoder des lieux. Car dans ces pays, l'architecture moderne a tout l'attrait d'un *bunker* de la Seconde Guerre mondiale et frappe par son manque absolu d'inspiration.

La gare de Peshawar, très attirante, me faisait penser à un roman de Paul Scott. On pouvait y prendre un repas dans un restaurant très pittoresque. Des douches étaient accessibles selon la classe du billet, 1ère, 2ème ou 3ème. Incroyable mais vrai, sans doute en raison de la compagnie d'une femme dont nous n'étions pas dignes, nous allâmes nous y laver. Le repas au restaurant fut avalé en moins de deux. Jean et Amélie insistèrent pour que nous prissions un billet de seconde classe, avec couchette, s'il vous plaît, ce que nous fîmes à contre coeur car, entre-temps, nous étions devenus aussi pingres qu'Harpagon. Nous étions en train d'attendre le train sur le quai lorsque de jeunes garçons vinrent nous demander si, moyennant finance, nous voulions qu'ils s'occupent de nous trouver une couchette dans le train, chose qui, à les entendre, ne semblait pas aller de soi. Nous ne comprîmes pas vraiment

ce qu'ils insinuaient mais acceptâmes la proposition, quoique de mauvaise grâce comme à chaque fois qu'il nous fallait délier les cordons de la bourse. Ils allaient nous donner un spectacle unique. Dès que le train entra en gare, ils sautaient dans un wagon encore en marche. Puis ils se mettaient à chercher une couchette, courant et criant. Lorsqu'ils en avaient une, ils jetaient une couverture dessus afin de la réserver et ils s'empressaient, dans la même excitation, de venir nous chercher et de nous y installer. Alors seulement, ils nous souriaient, avec la satisfaction du devoir accompli et nous, nous étions complètement abasourdis par la vitesse et l'empressement avec lesquels nous avons dû monter dans ce train bondé. Nous les rétribuâmes, les remerciâmes et le train se remit en route. Je n'attendis pas le sommeil très longtemps. Il vint même me prendre par surprise, sans prévenir. La journée avait été longue et tout d'un coup, il se mit à faire chaud, d'une chaleur moite envoyée expressément pour nous rappeler que nous étions maintenant dans l'Asie des moussons.

Je me mis à penser aux nombreuses histoires de vols dans les trains d'Asie du sud. Des jeunes gens, dit-on, montaient dans une gare, et coupaient poches, sacs ou cordons avec une lame de rasoir ; puis ils s'enfuyaient avant que le dormeur ait pu se rendre compte de la disparition de son argent, de son passeport ou de son appareil photo. J'enroulai mon bras plusieurs fois dans les bretelles de mon sac à dos et tombai de sommeil. Il faisait tellement chaud que j'avais bavé sur la banquette en simili et très vite ma joue se mit à y coller, ainsi que je ne tardai pas à m'en rendre compte.

Car à peine avions-nous roulé quelques heures que le train s'arrêta. On nous informa que notre voiture ne repartirait que le lendemain matin ; seuls les premiers wagons poursuivaient immédiatement leur route vers Lahore. Jean et Amélie décidèrent de continuer à dormir, après tout rien ne pressait. Mais Maurice et moi, animés du feu de l'impatience, ne l'entendions pas de cette oreille et nous décidâmes *illico* que changer de voiture était la chose à faire. Nous prîmes congé de nos amis en leur donnant rendez-vous à Delhi et, empoignant nos sacs à dos, nous nous dirigeâmes vers l'avant du train. Nous avions ainsi perdu la couchette et il n'était même plus possible de trouver une place assise. C'est à nouveau debout, sur une plate-forme bondée, que nous dûmes nous réfugier. Gérard décida vite d'aller se jeter sur une espèce d'amoncellement d'êtres humains, ou présumés tels, en train de

dormir et il fit pareil. Je passai quant à moi le reste de la nuit debout, sans le moindre espoir de fermer l'oeil

La chaleur devenait de plus en plus lourde et suffocante au fur et à mesure que nous avançons vers l'est et dans la nuit. A l'aube, elle était tout bonnement insupportable. Gérard venait de se réveiller ; nous nous assîmes tous les deux sur la marche d'une porte extérieure restant éternellement ouverte, les pieds pendant au-dehors. C'est ainsi que nous franchîmes le pont sur l'Indus, alors que le soleil commençait à monter dans le ciel. La chaleur devenait carrément débilante, jamais en tout cas nous n'en avions connue de pareil. Le paysage avait bien changé depuis l'Afghanistan. La nuit nous avait conduit au milieu d'immenses rizières, mais, aveuglés par le soleil brûlant, tout nous parut morne et monotone. Je n'étais pas fâché d'arriver en gare de Lahore, ville au riche passé colonial, qui fut même capitale des Moghuls. Rien de quoi nous émouvoir cependant. Seul nous importait le document officiel nous autorisant à quitter le pays et qu'il fallait se procurer dans une bâtisse en briques rouges, à l'autre côté de la ville où nous nous rendîmes sans plus tarder.

La guerre du Bangladesh était à peine terminée. Les relations entre l'Inde et le Pakistan reprenaient peu à peu leur cours normal et la frontière venait d'être rouverte. Mais la franchir n'était pas une sinécure. Le taxi était le seul moyen de transport disponible pour nous y conduire. Ayant déniché un Scandinave, particulièrement déplaisant mais néanmoins désireux de partager les frais, nous sautâmes dans un taxi. Le chauffeur était sympathique, il voulait, au passage, nous faire admirer les merveilles de la ville, mais à chaque fois qu'il ralentissait, le Scandinave se mettait à hurler qu'il n'en avait rien à foutre et l'enjoignait de rouler le plus vite possible. Nous avions beau ne pas vouloir visiter Lahore, nous commençons à trouver saumâtre la compagnie de ce trou du cul ; le chauffeur aussi d'ailleurs. Il s'énerma tant et si bien qu'il finit par renverser un veau. Arrivé à la frontière, il se fâcha et exigea un dédommagement ; mais le sale type avait disparu et nous estimions, à juste titre, n'être pas responsables de ses malheurs si bien que le pauvre chauffeur se retrouva seul, la queue entre les jambes, exactement comme la pauvre bête qu'il venait de renverser.

Le poste frontière pakistanais fut franchi sans encombre. Il fallait alors marcher quelques centaines de mètres dans une espèce de *no man's land* avant d'arriver aux douanes indiennes. Pour entrer en Inde,

il n'était pas nécessaire de remplir autant de formalités que pour souscrire à une assurance vie, mais presque. Pourtant, en arrivant à ce joli cabanon, nous eûmes tout de suite l'impression de débarquer dans un autre monde. C'était tout d'un coup la fin de l'islam et du Proche-Orient ; nous pénétrions dans l'Asie véritable. Premier signe de ce changement, plusieurs femmes oeuvraient parmi les fonctionnaires chargés d'examiner nos passeports et de fouiller nos bagages. Il y avait des Sikhs aussi, puisque nous étions au Punjab. Leur air martial, leur turban et leur barbe collée à la joue ne manquaient pas de nous impressionner. Le poste frontière était particulièrement ombragé et, somme toute, assez accueillant.

Je fus le premier à en avoir terminé avec les formalités. Je sortis donc du poste et m'avançai de quelques pas, les premiers que je foulais sur le sol indien. Il y avait là, semblant m'y attendre, un lit en bois, appelé *cot*, avec un sommier tissé de cordes. Je m'y couchai à moitié et contemplai le chemin parcouru. J'avais atteint mon but. Plus rien désormais ne serait comme avant. J'allais sans doute devenir un homme maintenant. Je me sentais serein et, malgré l'épuisement, presque heureux. J'aurais voulu jouir de cet instant plus longtemps encore. Mais Gérard, plus Maurice que jamais, sortit à son tour du poste frontière et me fit immédiatement revenir sur terre : "J'casserais bien une p'tite graine, moi" déclara-t-il avec son sens unique de la poésie. Et la ronde infernale reprit de plus belle. C'était agréable d'être assis près de femmes dans le bus qui nous conduisait à Amritsar et l'Inde, plus Inde que jamais, même en ce coin reculé du nord-ouest, se mit à défiler devant nous ; mais nous n'en perçûmes guère les charmes et la richesse.

Amritsar, on peut le dire, ressemble à Peshawar. Du moins pour nous, voyageurs pressés, car la seule chose que nous en vîmes fut la gare qui présentait des charmes assez analogues à celle de la ville pakistanaise. Quoi ! dites-vous dubitatif, vous n'avez même pas été voir le temple d'or ? Ah ! Bon, il y a un temple d'or à Amritsar ? Grand bien fasse aux habitants du lieu. Car nous, les temples d'or, d'argent ou de bronze ne nous émouvaient nullement ; ils ne valaient pas le dérangement. Le cap était déjà mis sur Delhi. Avant de partir, nous prenons un repas à la gare, pitance que nous sommes prêts à qualifier de délicieuse par le simple fait qu'elle est mangeable, ce n'est déjà pas si mal ; typique en tout cas. Les restaurants des gares offraient une nourriture assez insipide qui s'accordait assez bien avec nos goûts et

nous les fréquentâmes avec assiduité. Ils offraient en plus ce charme désuet dont j'ai déjà vanté les mérites. On s'attendait à tout moment y voir entrer un major de l'armée britannique ou un couple de missionnaires américains coiffés de casques coloniaux. Douche à la même gare et nous voici dans le train qui doit nous mener à Delhi. Fait unique dans les annales des chemins de fer asiatiques, le train n'est pas bondé. Nous y trouvons une place assise, sur une banquette en bois de troisième classe. Et roule le train, passe la nuit, tout doucement, en fermant parfois un oeil, parfois l'autre, bref en dormant quelques minutes. Du paysage nous ne vîmes rien. J'appréciai cependant ces marchands de thé et de café qui vendaient leur breuvage dans des petits pots de terre cuite que, malheureusement, il fallait jeter après usage car ils n'étaient pas assez solides pour supporter le transport : les vendeurs s'appuyaient contre les barreaux des fenêtres et criaient d'une voix rauque : "*Kapi, kapi, kapi*" ou alors quand c'était du thé qu'ils offraient : "*Kia, kia, kia*". Pendant que vous assoupissiez, vous voyiez soudain une tête, à quelques centimètres de vous, crier ainsi afin de vous désaltérer ou de vous réveiller. Pour quelques *paisa*, vous pouviez alors boire un thé au lait sucré. Ce sont les Britanniques qui ont introduit et popularisé ici la tradition du thé et du café. Ceux-ci sont dès lors toujours servis avec du sucre mais aussi et surtout du lait ; car les mauvaises langues disent que les Anglais, dont les goûts culinaires sont, comme chacun sait, discutables et discutés, ont même réussi à gâcher le goût du thé en y ajoutant du lait.

Au petit matin, le ciel couvert, chargé même, se fit notre allié et empêcha le soleil de venir nous accabler davantage. Il y avait alors plus de 48 heures que nous avons quitté Kaboul mais nous étions encore loin de Delhi. Les plaines du Punjab et de l'Haryana que nous traversons à vitesse de tortillard nous laissent insensibles et notre vitesse semble si faible que les heures paraissent s'égréner au même rythme que les kilomètres. Seule l'entrée dans Delhi nous arrache à la torpeur où la fatigue et la lassitude nous ont plongés. Pour la première fois, en effet, nous pénétrons dans une grande ville asiatique ; le train roule alors plus doucement encore, comme pour ne pas ébranler les baraques des bidonvilles que nous frôlons de quelques centimètres à peine et nous faire profiter plus longuement de cet étonnant spectacle ; sommes-nous encore sur la planète terre ? Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Bouche bée, nous voyons défiler devant nous cet hallucinant décor de

kilomètres et de kilomètres d'habitations précaires, construites les unes sur les autres, à partir d'un incroyable bric-à-brac de matériaux. Chaque fois qu'un peu d'espace reste libre, on peut y voir quelques hommes en train de déféquer, ce qui n'ajoute rien aux charmes d'un tableau dantesque.

Gare de Delhi ; terminus, tout le monde descend. Nous nous rappelons immédiatement les recommandations de nos compagnons suédois et nous dirigeons vers la rue juste en face de la gare. Le problème était qu'il n'y avait pas une seule rue, comme prévu, mais plusieurs. Il y en avait même un maudit paquet, semblant filer dans toutes les directions. Nous en choisîmes une, à peu près au hasard, mais il fallut bientôt se soumettre à l'évidence. Rien ne correspondait aux informations des braves Suédois qui, dans la foulée, se virent *in absentiae*, traiter de cons. Nous étions fourbus par plus de cinquante heures de voyage ; nous n'avions pratiquement pas dormi depuis Kaboul, peu mangé et tout semblait hostile, bruyant et sale dans cette immense ville où nous nous perdions. Un type nous fit monter dans un *tonga*, charrette tirée par un cheval, affirmant qu'il connaissait parfaitement l'hôtel que nous recherchions. Il nous mena aux cent mille diables, devant un hôtel affreux où personne, même pas nous, n'aurait jamais voulu dormir. Furieux, quasiment en le menaçant, nous exigeâmes d'être reconduits à la gare, et pour le même prix encore. "Quelle gare ? nous demanda-t-il, Old ou New Delhi ?" En un éclair, nous saisîmes la méprise : nous étions partis de la gare de la vieille Delhi alors que les indications, claires et nettes, des Suédois devaient sans nul doute se comprendre à partir de la gare de New-Delhi, où nous nous fîmes conduire sans plus attendre. Les deux Scandinaves, loins d'être absouts, furent, au contraire, définitivement classés parmi les cons et nous nous empressâmes de les oublier.

Il y avait effectivement une rue qui partait juste en face de cette gare et nous n'eûmes, cette fois, pas de difficultés à trouver l'hôtel, pompeusement baptisé *Babir Guest House*, en y repensant, je me dis qu'il aurait mérité le titre de *Pas Pire Guest House*. Il se trouvait dans un dédale de petites ruelles, beaucoup trop étroites pour laisser passer la moindre voiture. On trouvait de tout dans ces venelles : des ateliers, des magasins, d'éternels dormeurs, fatigués d'avoir trop baillé, des marchands de yaourt, des menuisiers qui encombraient le passage et cent mille autres choses encore, peut-être même un million. L'hôtel en

question était plein mais le prix d'une chambre y était si bas, à peine cinq roupies par nuit, que je demandai au patron, un Sikh jovial, de nous en réserver une pour le lendemain. En attendant, nous fûmes contraints de passer la nuit à l'hôtel Vikas, non loin de là, mais qui était beaucoup plus cher et dont, en conséquence, nous n'appréciâmes guère le confort.

Le soir tombait et nous n'aurions pas craché sur un peu de nourriture. Le repas que nous prîmes était immonde, épicé à en crever, immangeable, peut-être même vénéneux. Si c'était ça la nourriture indienne, beurk, ils pouvaient la garder, franchement. Dès alors, nous décidâmes de nous en passer autant que possible et commençâmes à cultiver en nous cette haine pour tout ce qui est indien que ressentait à peu près tous les voyageurs de notre acabit. La nuit au Vikas ne contribua nullement à nous faire changer d'avis : pour une fois, je dormais d'un sommeil de plomb pendant Gérard se vidait les intestins à grandes rafales. Le matin, je le trouvai pâle et exsangue : oh ! Pauvre Maurice ! Comme c'est triste, m'apitoyai-je sans la moindre trace d'émotion dans la voix. Pour une fois, ce fut à mon tour de dire que j'avais bien dormi. Quelle est douce la vengeance de l'insomniaque. Yavaikapa boire l'eau contaminée, mon vieux. Est-ce que je suis malade, moi ?

Les principales attractions de Delhi sont l'ambassade du Népal pour obtenir un visa, le bureau central des postes où, peut-être, une lettre en poste restante vous attend, et enfin un *milk-bar* qui servait des espèces de tranches napolitaines que, faute de mieux, le jeûne forcé nous faisait trouver délicieuses. Nous fîmes également le tour de *Connaught Place*, magnifique spécimen de l'architecture coloniale et vestige de la grande époque. Comme à notre habitude, nous ne fîmes rien, passant notre journée à attendre le soir, prenant nos repas dans le buffet de la gare, très joli, flanant de gauche à droite, et ainsi de suite. Nous avions entre-temps, et comme convenu, changé d'hôtel. Pour cinq roupies, nous dormions dans une petite chambre construite, avec quelques autres, sur le toit en terrasse d'une maison. Il n'y avait pas de salle de bain, mais qu'à cela ne tienne, nous n'étions pas sales. Cet hôtel étant relativement pouilleux, il était fréquenté par toute une faune de la même espèce et pas mal de *junkies*. Le soir, on y fumait un joint sur la terrasse, en toute quiétude. Il y avait là des types tellement paumés qu'on pouvait les voir, pendant la journée, mendier sur la *Connaught Place*. J'appris que d'autres n'avaient pas la nationalité que semblait attester le passeport en

leur possession. Il y avait ainsi toutes sortes de pratiques, plus ou moins légales et toutes sortes de gens bizarres, parfois dangereux, et qui avaient perdu toute forme d'idéalisme, dans la mesure où ils en avaient jamais eu.

Jean et Amélie, que nous eûmes la chance de retrouver en rue et par un heureux hasard, étaient sains de corps et d'esprit ; leur compagnie mit un peu de baume sur notre coeur qui commençait tout doucement à en manquer. Le Fort rouge, la mosquée Jama Masjid, le mausolée d'Humayun, furent officiellement décrétés monuments sans intérêt. Et nous continuâmes ainsi de perdre notre temps, *messing around*. Le visa népalais enfin obtenu, la décision de quitter les lieux s'imposait et elle fut prise sans plus attendre. Nous avons pris la peine, cette fois, de réserver nos billets afin de profiter d'une place assise dans le train qui devait nous mener tout droit à Bénarès. Nous avons, en effet, fait l'impasse sur Agra et le Taj Mahal. Réserver une place dans un train requérait une énergie considérable et une patience infinie ; obtenir un billet prenait presque autant de temps que le trajet lui-même, ce qui n'est pas rien. Tout cela ne contribuait pas à rehausser l'estime que nous portions aux indigènes. Tout homme assis derrière un guichet nous apparaissait désormais comme une savante combinaison de tyran et de débile mental, appréciation aussi injuste que méchante.

Dans votre grande naïveté, vous pourriez croire qu'un tel pays, en manque chronique de devises, encourage les étrangers à changer leurs dollars pour des roupies, inconvertibles et devant dès lors être nécessairement dépensées. Dé-trom-pez-vous. Les banques semblaient, en effet, considérer chaque client comme un satané fléau, une nuisance dont il fallait se débarrasser, si possible sans lui donner la moindre satisfaction. Celui qui désirait changer vingt dollars était inmanquablement soupçonné d'activités malfaisantes, voire séditieuses ; son passeport était longuement inspecté, puis entièrement recopié. Il lui suffisait alors de remplir une bonne vingtaine de formulaires, puis de refaire la file devant la caisse ; là, en vous voyant arriver ou alors juste quand c'était votre tour, l'employé s'éclipsait pour de longues minutes et ne réapparaissait que lorsque votre état nerveux empirait de façon inquiétante. Les *traveller's cheques* vous donnaient plus de sueurs froides encore car votre signature était examinée sous toutes ses coutures ; elle était ensuite comparée à la signature originale, puis à celle de votre passeport ; vous étiez prêt à remercier Notre Dame



de Lourdes ou Christophe, saint patron des voyageurs, quand finalement votre chèque était, bien à contrecœur, accepté par l'employé maussade et dépité de devoir vous donner satisfaction. Ce n'était pas toujours le cas et je vis plusieurs fois des malheureux qui dûrent essayer un refus, alors même que le chèque était déjà contresigné. Un tel spectacle vous donnait inmanquablement l'occasion unique d'enrichir votre répertoire de quelques insultes et injures nouvelles, dans la langue de la malheureuse victime ou encore, et plus romantiquement, de vous émerveiller des couleurs par lesquelles l'épiderme humain est capable de passer en l'espace de quelques secondes seulement.

Pour nous rendre à la gare de Old Delhi d'où devait partir notre train, nous montâmes dans un engin, aussi particulier qu'incongru, et qui consistait en une moto tirant quatre sièges, deux dans le sens de la marche et deux dans le sens opposé. Gérard et moi avions pris place dans ces derniers si bien que nous pûmes assister à un spectacle assez incroyable. Notre chauffeur donnant soudainement un coup de frein, le *rickshaw* qui nous suivait dans cette légère descente ne put s'arrêter à temps et nous percuta. Il se renversa complètement entraînant dans sa chute le couple qui y avait pris place et surtout le bébé que tenait l'épouse et dont la tête alla percuter le macadam ; notre chauffeur, peu impressionné, ne daigna pas s'arrêter ; il accéléra de plus belle et reprit sa course. Il dut se dire qu'il venait de participer à l'effort de *planning familial* consenti par son gouvernement.

Le train quitta Delhi dans le courant de l'après-midi. Pour une fois, je parvins à m'endormir sur ces maudites banquettes. Il faisait nuit quand nous arrivâmes à Agra ; je me réveillai vaguement pour me rendormir aussitôt. Le convoi repartit sans encombre vers Bénarès que nous atteignîmes le lendemain, en fin de journée. La gare de *Varanasi*, ainsi que l'on dit en langue vernaculaire, était assez encombrée et haute en couleur. Des tas de gens s'y pressaient, d'autres, aussi nombreux y dormaient tranquillement au milieu de vaches maigres en train de chercher vainement quelque chose à brouter. Dehors, il pleuvait des cordes, tout était gris et boueux. Jean et Amélie connaissaient un hôtel et deux *rickshaw-wallahs* reçurent l'ordre de nous y conduire. Comme la plupart des étrangers, j'éprouvais un certain malaise à être ainsi véhiculé par un pauvre bougre squelettique dont je pouvais voir les mollets trembler en poussant sur de fragiles pédales. La légère côte était trop pénible pour notre *wallah* qui mit pied à terre afin tirer le vélo ; je

pensais à ces jeux d'enfants qui consistent à ne pas mettre pied à terre sous peine de déshonneur ce qui ne fit qu'aggraver ma mauvaise conscience. Il n'en fallait pas plus pour me voir sauter sur le sol à mon tour et l'aider à pousser l'engin sur lequel Gérard trônait seul, d'un air assez régalien. Nous arrivâmes au *Dasaswamedh Ghat*, un des sites les plus pittoresques de Bénarès. L'hôtel se trouvait dans une petite rue adjacente. Il était propre, attirant et pas cher. Nous prîmes une chambre à quatre lits ce qui réduisit encore considérablement la dépense.

Des singes énormes passaient d'un toit à l'autre. Pour les voir de plus près, nous nous rendîmes sur celui de l'hôtel, accessible par un escalier ; à peine arrivés là, une espèce d'énorme babouin se mit devant nous, les dents sorties en poussant un cri énorme. En un éclair, nous étions de nouveau en bas.

Ville étrange que celle-là. Bénarès est sans doute la seule ville célèbre au monde qui ne comprenne pratiquement aucun édifice digne d'intérêt. L'architecture des temples y est quelconque et ceux-ci brillent davantage par leur multiplicité que par leur beauté. Pourtant le site dans son ensemble est vraiment remarquable, extraordinaire même et il me plut dès les premiers instants. Il y régnait une atmosphère empreinte d'un mélange assez unique de mysticisme et de commerce. Le labyrinthe de ruelles sinueuses nous séduisait tout particulièrement. Quoi que la ville ne soit pas un modèle de propreté, des odeurs délicieuses d'épices, de jasmin, et d'huiles capiteuses qui parfois brûlaient au bout d'une mèche, achevaient de charmer nos sens. On devait, à chaque instant, se bouger pour laisser passer une procession familiale, des pèlerins badauds, ou des *saddhus*, ascètes mendiants, barbus et allant à moitié nus, qui pullulaient et provoquaient chez nous des sentiments confus de fascination et de dégoût. Certains achevèrent de nous convaincre de l'inanité du renoncement en nous faisant comprendre qu'ils ne cracheraient pas sur un peu d'argent. Au hasard de nos balades dans le dédale des ruelles de la ville, nous parvînmes au *Burning Ghat*, le crématoire. Le corps d'une femme se calcinait lentement sur un bûcher devant une famille passablement indifférente. Je vis le bras de la morte se dresser sous l'effet de la chaleur, comme si elle implorait de l'aide, une dernière fois, avant de disparaître en cendres. J'ai revu depuis lors, de nombreuses incinérations, mais c'est le souvenir de cette première expérience qui reste à jamais gravé dans

ma mémoire. Le gange, parfois, chariait le cadavre d'une vache putréfiée qui dégageait au passage des odeurs assez immondes.

La journée était grise et morne. Le débit du Gange, très élevé, rendait impossible toute sortie en barque. Le fleuve était d'ailleurs sorti de son lit et envahissait une partie des *Ghat*, ces escaliers qui descendent vers lui et qu'empruntent les pèlerins. Les tours rouges de petits temples étaient eux-mêmes inondés. A tous moments, des personnes vous accostaient dans la rue, pour vous inviter à venir visiter, tantôt une fabrique de sitar, tantôt un magasin d'ivoires ou de textiles, autrement dit des lieux que l'on peut qualifier de totalement inintéressants. Je venais d'acheter un morceau de tissu jaune sur lequel des *mantras* rouges étaient imprimés en sanskrit et comptais par là mettre fin à mes dépenses. Mais Jean et Amélie finançaient leurs voyages en revendant toutes sortes de babioles sur le campus de l'Université de Marseille. Ils avaient l'art de dénicher des minuscules boîtes faites d'une pierre proche du marbre, si ce n'en était pas, achetées pour trois fois rien et qui, en France, pouvaient valoir un bon prix ; de même ces colliers aux couleurs vives se négociaient ici pour quelques *paisa* et se revendaient en France pour trente francs. N'ayant rien d'autre à faire, nous les suivîmes dans l'un ou l'autre magasin ; le marchand commençait par nous faire asseoir sur des grands coussins posés sur le sol et nous offrait ensuite le thé, sans doute pour nous obliger. Puis il déballait sa marchandise. Très vite, nous jetions des coups d'oeil apeurés vers la porte de sortie, en nous demandant comment pouvoir échapper à ce déballage de quantités incroyables de marchandises dont nous n'avions pas le moindre usage. Pourquoi voulaient-ils à tout prix nous vendre des saris en soie ? Un marchand se mit un jour à nous montrer des statuette d'ivoire dont il apparut très vite qu'elles ne pouvaient en aucun cas nous intéresser. Soudain, pourtant, je vis Jean faire de drôles de manoeuvres : petit à petit, il approchait de lui un magnifique éléphant d'ivoire sculpté et ce qui devait arrivé arriva, il fit soudain glisser la minuscule statuette entre son pied et la semelle de sa sandale.

Nous passâmes à Bénarès quelques jours aussi tranquilles que Miller à Clichy, notre vie amoureuse étant cependant beaucoup moins scabreuse. Nous nous obstinâmes dans le refus d'acheter une sitar au grand désespoir de toutes sortes de marchands et de leurs inévitables intermédiaires. Nous continuâmes de trouver la nourriture indienne immangeable et cessèrent pratiquement de nous alimenter si bien que

nous n'arrêtons pas de perdre du poids. Ils faisaient peine à voir, ces gaillards, jadis fiers mais qui devenaient de plus en plus filiformes. Regardez-les passer dans la rue, allant nonchalamment vers d'illusoires destinations. Ils semblaient qu'ils ne faisaient pas tant ce voyage pour partir que pour en revenir ; alors ils attendaient que cela se passe, tuant le temps, ne sachant trop que faire ni que voir dans ce monde qui, de toutes façons, les dépassait. C'est pour cela, peut-être, qu'ils ne pouvaient rester trop longtemps au même endroit. Ils sentaient désormais qu'ils approchaient de leur but, que bientôt ils pourraient cesser de s'éloigner et faire demi-tour pour s'en retourner là d'où ils venaient. Pour eux, partir ce n'était pas mourir, mais revivre un peu.

**Voyage à nowhere.**

*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 6

[Retour à la table des matières](#)

Se rendre en train de Bénarès à la frontière népalaise relevait de l'exploit car tout avait été dûment planifié pour vous dégoûter d'un tel projet. Il fallait, en effet, prendre train après train et passer par des lieux aussi peu avenants que Muzzafapur et Raxaul. Pour une raison connue de lui seul, un type apporta sa contribution aux déplaisirs de ce voyage en lançant par la fenêtre un gros caillou qui faillit éborgner un pauvre passager et blessa un autre à la main. Le quai de la gare de Muzzafapur était à peine plus accueillant. L'attente du train y était rendue plus pénible encore par une bande de mendiants qui s'étaient sans doute juré de ne pas nous quitter avant d'avoir obtenu ce qu'ils désiraient et peut-être plus encore. Par malheur, nous avons décidé le contraire ce qui avait engendré un insoluble conflit entre deux points de vue opposés. Une femme était particulièrement répugnante : le nez avait été arraché de son visage et avait fait place à un trou assez monstrueux. Nous n'osions pas lever les yeux vers elle et ne savions pas non plus comment la faire déguerpir. Sa main tendue vers nous et ses lamentations achevaient de nous dégoûter de ce pays que nous aspirions à quitter au plus vite. Et ce maudit train qui n'arrivait pas ! Plus tard, assis sur une banquette de bois, j'aperçus sur le quai d'une gare où nous étions immobilisés depuis une éternité entière, peut-être même plus, un *saddhu* qui me regardait du coin de l'oeil. Il était à moitié nu, le corps recouvert de cendre, les cheveux hirsutes, le corps dégoulinant de bouse de vache et il portait des sandales de bois ; je le fixai droit dans les yeux, déterminé à lui exprimer tout le mépris que je ressentais pour lui et les

siens, cette saleté de pays, sa bouffe dégueulasse et ses fonctionnaires tordus. Beurk ! Vos me faites tous gerber et je suis bien content de foutre le camp d'ici. Les quelques étrangers que nous avions côtoyés partageaient ce dégoût et aspiraient à voir bientôt le Népal, terre pleine de promesses. Le pauvre *saddhu* dut se soumettre et baisser les yeux de honte. Décidément, nous n'avions rien compris.

Raxaul, ville frontière, est le dernier obstacle placé sur le chemin qui mène au Népal, à moins qu'elle n'ait été conçue pour achever de dégoûter les voyageurs de cette Inde qu'ils s'appêtent à quitter. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que cette ville devait être pleine de charmes, mais telle ne fut pas mon impression à l'époque. C'est une vision dont ce serait un euphémisme de dire qu'elle était apocalyptique qui s'offrit à nous. Dès la sortie de la gare, notre vue fut accaparée par des dizaines d'immenses vautours, perchés un peu partout, et qui semblaient vouloir à tous moments se jeter sur cette ville qui nous parut, en effet, n'être qu'un grand dépotoir. Des masses de gens circulaient dans tous les sens, tout paraissait noir et sale. Certains eurent l'audace de venir nous demander si nous voulions y passer la nuit. Oh ! que non. Hâtons-nous, hâtons-nous vers des terres plus auspicieuses. Un *tonga* nous conduisit au poste frontière alors même que la nuit tombait. Une fois n'est pas coutume, les formalités administratives ne nous parurent pas trop pénibles puisque, somme toute, c'est de quitter l'enfer dont il était question.

Quelques instants plus tard, nous étions au Népal, dernière étape et apothéose de ce long voyage. Les premières impressions de ce pays ne manqueront pas de vous décevoir car nous nous trouvons dans le Terai, vaste étendue de champs et rizières qui prolonge la plaine gangétique et tient plus de l'Inde que de l'Himalaya. Autrement dit, rien de très réjouissant dans l'état d'esprit où nous nous trouvions. La ville de Birganj mérite donc à peine d'être mentionnée. Nous y passâmes une nuit particulièrement bon marché puisque son seul hôtel était complet et le patron, coiffé d'une toque typiquement népalaise, à savoir une espèce de pot de fleur retourné sur la tête, nous autorisa à dormir sur une terrasse.

Deux solutions s'offraient à nous pour aller de Birganj à Katmandou : moyennant quelques roupies, des camions acceptaient de prendre une poignée jeunes gens dans leur benne. Cette solution était financièrement alléchante, mais peu confortable, particulièrement pour

les estomacs sensibles, et Dieu sait si celui de votre serviteur l'est. De ce point de vue, le bus était beaucoup plus indiqué, pas tellement plus cher et il atteignait des moyennes horaires acceptables étant donné l'état de la route. Dès la sortie de Birganj, celle-ci se met à grimper et cela n'en finit plus. Nous passons au bord de précipices vertigineux, admirons des cascades, vainquons quelques cols pendant que le paysage de plus en plus vert et de plus en plus beau nous console d'avoir quitté l'Inde. Les rizières en terrasses me charment particulièrement, pendant que somnole Gérard. La journée se passe dans ce paysage enchanteur. Le vieux bus semble être fait de tôles en fer blanc, ses échappements chassent une fumée noire alors que nous grimpons les cols sur des routes parfois non asphaltées.

En fin de journée, la route redescend dans une vallée où coule un torrent. Nous longeons ce dernier puis apercevons, devant nous, un route dont les lacets découpent le versant d'une montagne assez abrupte. C'est l'ultime montée vers Katmandou : lorsque nous arrivons au sommet de ce col, toute la vallée s'étend sous nos yeux émerveillés. Nous filons alors vers cette ville dont les contours se dessinent peu à peu. Les couleurs du paysage nous changent, enfin !, des régions torrides du Moyen-Orient que nous n'avons cessé de traverser et nous attirent par la belle couleur verte, si proche de celle des campagnes du nord de l'Europe. On voit qu'il ne manque pas d'eau ici, que diable ! Le pays s'offre à nous comme une combinaison rassurante d'éléments familiers et exotiques. On n'y ressent pas l'hostilité de cette foule misérable qui nous avait dégoûté de l'Inde et tous ces facteurs font que la plupart des voyageurs de notre espèce considèrent le Népal comme un havre de quiétude. Contrairement à l'Inde qui n'avait jamais vendu son âme et ne semblait faire aucune concession aux étrangers de passage et à la modernité, le Népal s'était adapté. Le pays importait des voitures japonaises, on y trouvait des petits restos où des haut-parleurs diffusaient de la musique rock et qui servaient une cuisine répondant aux goûts des Occidentaux, bref une certaine forme de tourisme s'y était développée, permettant aux "routards" de se retrouver entre eux, sans trop se mêler à la population autochtone.

Les magasins de haschisch avaient été fermés un an auparavant, par décision gouvernementale. Je trouvai néanmoins une carte de visite vantant les mérites de l'un d'entre eux et présentant les diverses espèces d'herbes et de haschisch que l'on pouvait y acheter. Cette disparition

avait-elle détourné les routards de cette destination ? Je n'ai jamais eu l'impression, en les fréquentant, que le haschisch était une denrée vraiment essentielle à la réussite de leur voyage. Certes, quelques-uns cachaient à peine qu'ils fumaient de l'herbe ou quelque autre substance plus ou moins interdite, mais je me suis souvent demandé s'ils n'agissaient pas autant par convenance que par goût véritable. Les séances de défonce suivaient invariablement un rituel passablement idiot qui me renforce encore dans cette conviction : la fabrication des joints, notamment, avec un filtre fait main, plusieurs feuilles de papier-cigarette savamment collées les unes aux autres, donnaient aux candidats fumeurs le sentiment de participer à une cérémonie plus ou moins mystique ; une fois préparé, le joint ne pouvait se fumer seul, il fallait le faire passer de main en main à quelques individus de l'entourage. La manière de fumer en prenant le susdit "pétard" entre les mains ou alors en le fixant entre les doigts, serrés, des deux mains contribuait à bien marquer la différence entre le joint et la cigarette. Les fumeurs s'asseyaient par terre et faisaient silence pendant que le joint passait de l'un à l'autre, dans une solennité ridicule.

Le souvenir des deux Suédois, qui n'étaient peut-être pas si cons que cela, après tout, refit surface lorsque nous nous retrouvâmes sur un trottoir avec pour mission de dénicher un hôtel dans les plus brefs délais. Celui qu'ils nous avaient renseigné, pompeusement baptisé *Annapurna Lodge* ou quelque chose du genre, répondait à nos attentes car les chambres donnaient toutes sur un petit jardin. Le confort y était minimal, certes, mais il était largement justifié par un prix modique, critère essentiel à nos yeux.

Après une douche froide, nous étions prêts à partir à la découverte de cette superbe ville. Son centre, parsemé de temples en pagode qui nous semblaient si beaux et tellement pittoresques, attirait les badauds ; on y voyait défiler toutes sortes d'étrangers que je m'en voudrais de traiter de touristes. Jeunes échevelés, en marche vers une destination inconnue de tous y compris d'eux-mêmes, y croisaient des groupes d'infirmières et d'instituteurs en mal d'exotisme, tout propres et fraîchement débarqués d'un avion d'Air France ou de la Lufthansa. Katmandou était loin alors d'être infestée par un tourisme de masse, mais la concentration des voyageurs dans un centre ville assez exigu donnait à ce dernier des allures de village où, finalement, tout le monde se connaissait de vue. Les quelques dizaines, voire centaines,



d'étrangers semblaient occuper les lieux et faisaient partie du paysage. Tout ce petit monde déambulait d'un côté à l'autre de la ville, se rendait au Swayambu nath, baptisé Monkey temple, revenait manger un yaourt au nesquick dans un des innombrables petits restaurants de la ville, refaisait un petit tour et considérait qu'il était temps d'aller manger à nouveau.

Les Népalais avaient très bien su s'adapter aux goûts et dégoûts de cette jeunesse rutilante. L'un d'entre eux, dont on disait qu'il avait été cuisinier du roi du Népal, affirmation mille fois répétée, mais jamais vérifiée, avait ouvert un petit salon de thé dans lequel il servait principalement toutes sortes de tartes, plus délicieuses les unes que les autres et qui, en dépit de l'étroitesse et de la saleté des lieux, attirait un nombre impressionnant de personnes. D'autres restaurants étaient décorés dans la plus pure tradition hippie, avec infiniment plus de goût que le Paradiso d'Amsterdam, ce qui n'a rien d'un exploit, et diffusaient de la musique appropriée à sa clientèle, soit *Black magic woman* de Santana ou *Riders on the storm* des Doors. La nourriture nous changeait également de toutes les saloperies que nous avons refusé d'avalier en Inde. De nombreux Tibétains offraient un cuisine de type vaguement chinois, avec toutes sortes de nouilles aux légumes et des spécialités comme les *momo*, que nous ingurgitions avec délice. Nous devînmes très vite capables de rédiger un guide culinaire du centre de katmandou puisque nous mangions deux fois presque chaque soir. De temps à autre, et sans guère de scrupules, nous quittions le restaurant sans payer, estimant tantôt que l'addition était trop lente à venir ou alors, plus simplement, que la nourriture ne valait même pas les quelques roupies exigées en contrepartie. Les voleurs n'ont guère de mal à trouver de telles rationalisations qui peuvent même les amener à penser que, tous comptes faits, leurs larcins contribuent à l'amélioration de l'humanité et que les plus malhonnêtes ne sont pas ceux qu'on pense. Je ne sais si ce fut un châtement divin, mais je fus très vite accablé par le brûlant qui décapait mon oesophage. Je n'avais jamais été malade de ma vie et n'avais quasiment jamais pris de médicaments si bien que je n'imaginai même pas qu'il suffisait de se rendre dans une pharmacie pour mettre fin à ce problème. J'étais résistant et, en bon rustre campagnard, pouvais aisément m'accommoder de quelque inconfort.

Cette vie oiseuse nous convenait parfaitement. Nous ne prîmes pas la peine de visiter la vallée, et c'est ainsi que je dus attendre un second

séjour, plusieurs années plus tard, avant d'en découvrir les joyaux. Nous estimions que c'était déjà assez de nous être déplacés jusqu'aux deux grandes *stupa* de la ville. Au *Monkey temple*, je découvris avec grand intérêt une communauté de moines tibétains parmi lesquels figurait un petit Américain, âgé de moins de dix ans et dont Paris Match avait récemment publié la photo, aux côtés d'André Malraux, qui se trouvait sans doute là pour y effectuer quelque insidieux pillage culturel. La prière des moines, grave, monotone et monocorde, saccadée par le rythme d'un tambour, achevait de donner à ces lieux une atmosphère digne de *Tintin au Tibet*. Ce dernier ouvrage était d'ailleurs la référence ultime parmi les francophones rencontrés dans la ville. Comme Tintin sans doute, nous étions des coeurs purs, mus par une force intérieure qui nous avait conduit là.

Le héros d'Hergé renforça sans doute ma détermination d'entreprendre ce que l'on appelait un *trekking*, c'est-à-dire une randonnée dans l'Himalaya. La rumeur courait à Katmandou que la saison n'était guère propice à une telle entreprise. Il pleuvait tant que les montagnes étaient invisibles, les sangsues infestaient les chemins, les torrents débordaient, bref personne n'envisageait cette possibilité. Par esprit de contradiction, je décidai que l'expérience en valait la peine car bien que n'étant pas très sportif, à l'époque, je n'en étais pas moins un marcheur invétéré. Pour entreprendre un *trekking*, il était nécessaire d'obtenir un permis délivré par la police locale. Nous optâmes pour la randonnée connue sous le nom de Jomoson et qui partait de Pokhara pour conduire au Mustang, petit royaume coincé entre le Népal et le Tibet. Ce *trekking* menait le promeneur dans le massif de l'Annapurna, du Macha Puchare et du Daulagiri, des sommets frôlant ou dépassant les 8000 mètres. C'était là aussi que notre voyage devait culminer.

Le bus pour Pokhara partait aux petites heures du matin. Nous avions réservé un billet et demandé au patron de l'hôtel de nous réveiller à une heure très hâtive, ce que, bien sûr, il ne fit pas. Furieux, presque enragés, nous nous précipitâmes à la gare de bus pour y constater que le nôtre venait de partir. Il n'y en avait pas d'autre avant le lendemain ; l'idée d'une journée de plus à Katmandou nous parut soudainement insupportable. De retour à l'hôtel, le patron se vit exposer notre façon de penser ; nous exigions maintenant qu'il nous laisse passer une nuit supplémentaire dans sa saleté d'hôtel, et gratuitement encore, puisqu'après tout la faute lui incombait. Il finit par accepter de nous

laisser dormir dehors, dans le jardin. Le marché fut conclu, mais cette maigre économie fut chèrement payée car jamais le sommeil ne nous trouva. Au beau milieu de la nuit, un singe se mit à faire le singe, c'est-à-dire un tintamarre pas possible en sautant de toit en toit. Le froid devenait plus piquant et nous ne voulions plus, cette fois, rater le bus si bien que nous ne parvînmes qu'à fermer un oeil à la fois ce qui, pour dormir, on en conviendra aisément, n'est pas très pratique. Le voyage vers Pokhara, long et relativement monotone, durait toute la journée. La route longeait une rivière ; des travaux interrompaient régulièrement la course du véhicule ; le bus cahotait alors sur des pierres que des groupes de femmes, n'ayant sans doute rien d'autre à faire de leur vie, s'appliquaient à casser à coups de marteau.

Pokhara, qui tient davantage du village que de la ville proprement dite, n'était pas équipée pour recevoir les touristes, voyageurs, *trekkers* et alpinistes. Tous ces braves gens se réfugiaient au bord du lac Pehwa, un peu à l'écart de la ville. On trouvait là quelques petits hôtels et restaurants offrant services et nourritures bien adaptés aux moeurs des visiteurs. Nous dénichâmes, sans difficultés, un petit hôtel charmant. Un tronc d'arbre évidé nous servit de canoë pour une promenade sous le lac d'où, en temps normal, il était possible d'admirer la chaîne himalayenne du Daulagiri au Machapuchare. Malheureusement, de gros nuages venaient se coller aux montagnes et le paysage, qui aurait pu être sublime, prenait des allures assez quelconques. Les hôtels et restaurants étaient d'ailleurs désespérément vides. Il n'y avait pratiquement pas âme qui vive en ces lieux. Le soir, nous mangions nos nouilles chinoises pratiquement seuls dans la salle d'un restaurant mal éclairé par une simple ampoule de 25 watts et ressemblant plus à une hutte qu'à une brasserie.

L'atterrissage et le décollage des avions de la *Royal Nepal Airlines* étaient une des principales attractions de Pokhara. Le champ d'aviation devait d'abord être débarrassé des chèvres qui y broutaient assez paisiblement. On entendait ensuite, tout au loin, les deux gros moteurs à hélices de l'appareil Douglas DC2 ou DC3. Puis l'avion survolait la piste d'atterrissage et, dans une manoeuvre assez impressionnante, allait tourner juste devant une colline. Il ne se redressait que peu de temps avant de toucher l'herbe. Le décollage impliquait des manoeuvres aussi spectaculaires, mais en ordre inverse comme de bien entendu.

En dépit de ses allures champêtres, rien ne nous retenait à Pokhara. Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route. Les seules chaussures que nous avions portées jusqu'alors étaient des sandales en cuir, particulièrement inappropriées à la marche en montagne ; nous avons dès lors acheté, à Katmandou, une paire de baskets de l'armée népalaise, d'une couleur kaki particulièrement repoussante. L'hôtelier avait accepté de garder une partie de nos biens en attendant notre retour et nous n'avions ainsi emporté qu'un sac à dos. Lorsque j'étais enfant, nous ne possédions pas de voiture à la maison et nous nous rendions souvent à pied dans les villages voisins ; tous les gamins du village avaient d'ailleurs l'habitude de trotter par chemins et prairies, toujours en quête de quelque coup, pas nécessairement mauvais. Bref l'essentiel de nos déplacements se faisait à pied et je peux prétendre, sans forfanterie aucune, au titre de bon marcheur. Lorsque nous nous mîmes en route vers Jomoson, cependant, ma condition physique était loin d'être optimale. J'avais atteint un état de maigreur peu commun et éprouvais des difficultés à m'asseoir ou à me coucher sur des surfaces dures. Très vite, le sac à dos se mit à me peser et je dus le céder à Gérard, plus grand et plus costaud, qui se fit une fierté de se voir investi d'une telle responsabilité.

Une carte rudimentaire nous indiquait le chemin à suivre. Celui-ci longeait d'abord une longue vallée à laquelle les rizières donnaient un vert éclatant. Après quelques heures de marche, nous nous arrêtas dans une maison pour y boire un thé. Nous étions assis sous la véranda de ces maisons rougeâtres dont on se demande si elles sont bâties de briques ou de terre. Dehors le ciel s'assombrissait et contrastait avec la verdure du paysage, ce qui achevait de charmer nos yeux. A peine reprenions-nous la route que la pluie se mit alors à tomber. Telle est la sempiternelle frustration du marcheur. Nous n'avions pas de vêtements de pluie et tout se mit à dégouliner. Avant que le chemin ne se mette à grimper, il fallait traverser un torrent. Arrivés au milieu de la rivière, l'eau glaciale monta au-dessus de nos genoux, rendant notre progression délicate et notre équilibre instable. La perspective de tomber dans l'eau n'était guère alléchante d'autant plus que le débit devenait de plus en plus fort. Heureusement, un ange gardien népalais veillait et nous tendit la main, facilitant ainsi les derniers mètres de traversée. Nous étions maintenant prêts à aborder la montagne.

Les chemins étaient bien entretenus. En réalité, ils constituaient les seuls moyens d'accès aux nombreux villages qui jalonnaient notre randonnée. A tous moments, nous croisions ou dépassions une caravane de porteurs. Lorsque l'étroitesse du sentier nous empêchait momentanément de dépasser ces derniers, nous pouvions voir leurs pieds nus et leurs fins mollets tressaillir sous l'effort. Une sangle ceinturant leur front retenait une charge énorme posée sur le dos. Nous entendions le rythme douloureux de leur respiration lorsqu'ils montaient un col particulièrement raide. Ils marchaient lentement, paraissant ne jamais s'arrêter. La différence entre le poids du porteur et celui de sa charge défiait les lois les plus élémentaires de la physique. Je me sentis fier de marcher aux côtés de tels hommes, de les dépasser, de les côtoyer lors d'une rare halte, de fumer avec eux un *biidie*. Bien que petits et menus, ils m'apparaissaient comme de vrais hommes ; je me disais que leurs qualités d'endurance, d'opiniâtreté et de persévérance valaient bien mieux que la violence à laquelle est d'habitude associée la masculinité. Leur force à eux n'impliquait aucune brutalité. De surcroît, s'ils marchaient ainsi, les pieds nus tremblants sur les cailloux, c'était pour apporter, dans les villages des lointaines montagnes, quelques denrées essentielles qui n'étaient pas produites localement. Ils faisaient aussi la preuve que l'homme n'a pas besoin d'auto pour être mobile. C'est à la force des jarrets qu'ils desservaient les coins les plus reculés de la planète. Un jour, je vis l'un d'eux gravir un col avec un homme malade sur le dos. Cette image suscita en moi un étrange mélange d'admiration et d'angoisse.

Nous étions, en effet, à plusieurs jours de marche d'une route. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais éloigné de cette civilisation à laquelle moi et mes semblables prétendions ne pas tenir. Une simple jambe cassée ou une crise d'appendicite auraient pu prendre ici des proportions pour le moins déplaisantes. Je me sentis un peu dans la peau de ces malades qui, ayant passé leur vie à dénigrer la médecine, voient soudainement leur sort entre les mains d'un chirurgien. Les routes, les hôpitaux, la police, et le confort de la vie occidentale m'apparurent sous un jour différent. Après tout, la société n'a pas que du mauvais. Sans jamais me tenailler, cette angoisse refit régulièrement surface au fur et à mesure que nous nous éloignions de Pokhara. Avais-je dû tant marcher, tant rouler, veiller, jeûner, suer, au propre comme au figuré,

pour en arriver à d'aussi banales conclusions ? Car j'aurais peut-être aussi bien pu me rendre compte de tout cela en restant chez moi.

A peu près au même moment, je me mis à rêver de steaks au poivre et tout particulièrement de celui que j'avais mangé, peu de temps auparavant, dans un café d'étudiants près de l'Université de Bruxelles. J'avais envie de retrouver la chaude ambiance de nos bistrots, et la nourriture occidentale, sans huile ni épices, commençait à me manquer. Pas fier le *globe-trotter* ! Deux mois à peine après avoir quitté son pays, le voici qui se met à en avoir le mal.

Pendant ce temps, la marche était rendue frustrante par l'invisibilité des montagnes. Car si nous nous trouvions au pied des plus hauts sommets de monde, il nous était impossible de les voir. Même lorsque le ciel était dégagé, une bande de nuages blancs nous narguait en occultant complètement la vue de ces pics aux noms prestigieux. Pendant plusieurs jours, nous ne vîmes rien, mais alors rien, des magnifiques sommets enneigés de l'Annapurna qui se trouvaient là, à quelques centaines de mètres de nous. Le mythique Machapuchare, une espèce de gigantesque Cervin vaincu par l'homme, demeurait tout aussi caché. Un jour, vers cinq heures du soir, alors que le soleil descendait déjà dans le ciel et que l'humidité envahissait la terre, un léger vent vint bousculer quelques nuages ; alors, bouches bées, nous pûmes admirer, pour quelques furtifs instants, un des sommets de l'Annapurna, tellement proche qu'il nous fallait lever la tête pour le voir. La vision fut si brève et si intense que je me sentis heureux et ébloui. J'étais comme un de ces fameux égyptologues qui, nous dit-on, ayant ouvert la sépulture d'une reine morte depuis des milliers d'années put, l'espace d'un souffle, en admirer le visage avant que celui-ci ne se décompose sous l'effet de l'air et de la lumière. Ce n'est pas un hasard si l'Annapurna est, elle aussi, considérée comme une déesse. Elle était là, dans le ciel, veillant sur nous qui étions à la recherche de notre âme. Elle nous révéla sa majesté pendant quelques secondes seulement, mais celles-ci valaient une éternité.

Lorsque, le soir, nous arrivions dans un village, il se trouvait toujours quelqu'un pour nous inviter à dormir dans sa maison. Ce gîte nous coûtait une somme aussi dérisoire que le confort des lieux : une simple natte posée sur la terre battue du sol. Nos hôtes nous préparaient ensuite un repas, invariablement le même : du riz cuit à l'eau, des lentilles vertes et quelques pommes de terre. Ce n'était ni bon ni

mauvais, plutôt insipide. Nous nous consolions en avalant quelques rasades d'alcool de riz, servi dans un gobelet métallique. La force de nous promener dans le village nous manquait ; il n'y avait d'ailleurs rien à y voir ni à y faire. Nous étions là, au milieu de populations dont nous ignorions tout, y compris le nom. Je dus attendre bien des années pour découvrir qu'il s'agissait des tribus Gurung auxquelles un chercheur français, le regretté Bernard Pignède, avait consacré une étude pionnière. Sitôt la nuit tombée, nous nous endormions, sales et fourbus, jusqu'à ce que l'air frais du matin vienne interrompre nos rêves.

Parfois des éboulements rendaient le passage difficile. Les ascensions n'étaient pas trop ardues et nous nous réjouissions chaque fois qu'il nous fallait emprunter un de ces ponts suspendus qui nous rappelaient les héros des bandes dessinées de notre enfance. Les sangsues vinrent très vite rompre la monotonie de la marche ; à tous moments, nous en surprenions une, la tête enfoncée dans notre bras ou dans notre pied et se régaland de notre sang. Le tissu des baskets ou du *jeans* ne constituait pas un obstacle à leurs activités vampiriques. Voir ainsi leur queue s'agiter pendant qu'elles se délectaient de mon sang m'énervait au plus haut point. Il ne fallait surtout pas tenter de les arracher car leur tête risquait de rester coincée dans l'épiderme et de l'infecter. La seule chose à faire était d'allumer une cigarette et de brûler le corps de l'infâme animal qui mourrait alors en se rétractant. Une tâche de sang perlait aussitôt sans cependant parvenir à gâcher mon plaisir de voir crever l'horrible bête. Quelques instants de succion suffisaient à gonfler son corps qui devenait véritablement énorme. La qualité médiocre des allumettes, l'humidité, le vent et la nervosité se combinaient pour retarder le moment sublime ou le bout incandescent de la cigarette venait effleurer le corps noir du minuscule et sanguinaire monstre. Je ne pus élucider le mystère de l'origine de ce fléau : où donc résidaient-elles ? Et comment arrivaient-elles sur notre corps ? Nous finîmes par nous y habituer et à les brûler non sans une certaine nonchalance.

Un pont suspendu déboucha sur un chemin escarpé qui nous mena au village d'Ulleri. Nous passâmes une journée entière dans ce charmant village gurung où l'anthropologue américain Hitchcock avait résidé quelques jours avant de choisir un autre village, plus accessible, au sud de Pokhara. Les relations avec la population étaient réduites au minimum : nous leur payions la nourriture et le logement et, pour le

reste, nous ne leur inspirions qu'une remarquable indifférence. Notre présence ne gênait personne et nous aurions facilement pu nous prendre pour des êtres invisibles et immatériels. On ne sentait, chez eux, aucune hostilité car cela aurait impliqué que nous soyons réels, ce qui ne semblait visiblement pas être le cas.

Nous avons quitté les vertes vallées et le paysage se dénudait au gré de nos ascensions. L'enthousiasme des premiers jours se raréfiait, comme l'air du reste, et il faisait maintenant place à une lassitude grandissante. Nous avons gagné nos galons de *trekkers* et nous étions à plusieurs jours de marche de ce qui, pour nous, représentait la civilisation. Il y avait des lustres que nous n'avions vu pas une automobile. Je sentais que je m'étais suffisamment éloigné et qu'il était temps de faire demi-tour, de revenir sur mes pas et de m'en retourner là d'où je venais. Sans jamais en parler, nous avons dû éprouver les mêmes sentiments car un jour, après quelques heures de marches seulement, nous décidâmes en quelques secondes de rebrousser chemin et hop ! je me retournai et marchai en sens inverse.

Ce n'était pas une décision sans importance car je sentais, en quelque sorte, que l'aventure était terminée. A partir de ce moment, en effet, nous n'allions plus rien découvrir ; désormais, plus aucun chemin, plus aucune route ne serait inconnue. Jamais l'expression « revenir sur ses pas » ne parut plus adéquate. Nous avons atteint le sommet de notre expérience et, forts de cette réussite, la descente vers la vallée nous paraissait facile, rapide et presque joyeuse. L'avenir s'offrait à moi, je le savais. En repassant dans les villages, les indigènes m'apparurent sous un jour différent, un peu comme les seuls témoins de mes exploits et je les saluai, d'un air entendu, tels de vieux amis. A chaque fois, ils se rappelaient nous avoir vu, quelques instants ou quelques jours plus tôt, et ils nous rendaient le bonjour en souriant. Pour eux aussi nous étions devenus réels et ils témoignaient ainsi, si besoin en était encore, que quelque chose en nous avait changé.

Notre rythme de marche était maintenant beaucoup plus élevé. En brûlant les étapes, nous regagnâmes, sans trop de mal, un village situé à un jour de marche de Pokhara. Là, surprise, nous vîmes des Occidentaux, pour la première fois depuis notre départ. On ne peut pas dire qu'ils nous avaient manqué. Nous fûmes contraints de partager une grange avec des Américains bruyants qui ne comptaient pas poursuivre beaucoup plus loin leur randonnée. Notre anti-américanisme se fit de



plus en plus primaire et, prenant l'air supérieur de ceux qui reviennent de quelque part, nous les considérâmes avec une certaine condescendance. Ce sentiment de supériorité se teinta même de dégoût lorsque, le lendemain, le groupe revint en rangs serrés de derrière la colline et, arrivé à notre hauteur, le premier nous dit en se frottant le ventre : « *We had a good shit, man* ». Il ne fallait pas plus de considérations sphinctériennes pour nous pousser à reprendre notre route. A peine avions-nous parcouru quelques centaines de mètres que nous pûmes distinguer le lac au fond d'une vallée, à notre droite. Le chemin descendait cependant à gauche et il nous faudrait contourner toute la montagne, soit une journée de marche, avant de retrouver le confort, relatif il est vrai, de notre chambre d'hôtel.

Un gamin dut comprendre les pensées simples et paresseuses qui traversaient notre esprit. Il nous fit entendre que si nous voulions bien le suivre, il pourrait nous mener au lac en une heure seulement. N'obéissant qu'à notre instinct d'aventurier, nous décidâmes que la chose à faire était de le suivre, puisqu'il le proposait si gentiment. La pente était escarpée, les taillis épais ; il fallait se tenir aux arbustes à tous moments. Alors nous nous trouvions engagés dans la descente de façon irréversible, le jeune garçon nous signifia que si nous voulions sortir de ce mauvais pas, il nous faudrait le rétribuer de quelques roupies. Le pauvre était mal tombé. Il n'y avait déjà pas plus radin que nous dans tout l'Himalaya, mais le chantage nous renforçait encore dans notre détermination à ne pas céder. Le pauvre gosse nous fit alors savoir qu'en persistant dans notre obstination, nous courions de sérieux dangers car la région, expliqua-t-il, était infestée de tigres. Il se mit d'ailleurs à crier « *Tiger, tiger* », ne réussissant qu'à nous énerver quand soudain nous entendîmes une bête dévaler derrière nous. Pris à son propre jeu, le gamin hurla de plus belle « *Tiger, tiger* », ce qui, s'il avait parlé français, aurait pu se traduire par « Je vous l'avais bien dit, nom de Dieu ». C'est alors que nous vîmes passer, à deux mètres de nous, une vache en train de dévaler la pente, à une vitesse qui aurait pu faire pâlir un tigre sauf peut-être le tigre blanc de l'Himalaya qui, comme chacun sait, ne pâlit jamais.

Les rizières de la vallée furent finalement atteintes sans trop de mal et quelques instants plus tard, nous nous retrouvions sur une route asphaltée qui nous conduisit, c'est une façon de parler, jusqu'à notre

hôtel. Cela peut paraître pédant, mais les quelques kilomètres marchés sur le macadam nous firent mal aux jambes.

Nous ne passâmes qu'une seule nuit à l'hôtel. L'impression d'avoir retrouvé mon lit me fit dormir du sommeil du juste, la bouche ouverte, insensible aux milles et une choses qui se déroulent habituellement autour du dormeur impénitent. Le lendemain matin, j'allai me promener, une dernière fois, au bord du lac. En me retournant vers l'hôtel, je fus soudain saisi de stupeur. Le temps était beau et le ciel, bien dégagé, peut-être pour nous narguer ; toute la chaîne himalayenne découpait le bleu de l'azur. Ils étaient bien là, tous les sommets que nous avions côtoyés sans les voir pendant tous ces jours. Même le Daulagiri dressait devant moi ses pics enneigés, au milieu d'un ciel tout bleu.

**Voyage à nowhere.**  
*Itinerrances orientales – 1973.*

# Chapitre 7

[Retour à la table des matières](#)

Le retour vers Katmandou se déroula sans encombre ni plaisir. Je n'éprouvai aucune joie à retrouver la capitale népalaise dont je pensais avoir épuisé les charmes. Une rancune aussi tenace qu'inutile nous ayant poussé à changer d'hôtel, nous n'avions trouvé rien de mieux qu'une chambre minuscule et minable au troisième étage d'un édifice en bois dont on pouvait craindre qu'il ne s'écroulât ou qu'il ne brûlât à tout instant. Nous apportons d'ailleurs une contribution non négligeable à ce dernier danger en nous endormant systématiquement une cigarette à la main. Nous reprîmes, avec frénésie, notre tournée des restaurants que nous quittions de plus en plus souvent sans payer.

La pénible perspective de devoir refaire, en sens inverse, le même chemin était la seule chose qui nous retenait encore à Katmandou. D'Istanbul au Népal, nous n'avions dépensé que trente dollars dans les transports, et à peine un peu plus pour la nourriture et les hôtels si bien que nous disposions encore de quelques ressources. Remplis de ce sentiment de n'avoir plus rien à prouver, nous nous mîmes à rêver de retour rapide. Les quelques agences de voyages visitées nous firent déchanter. Les vols vers l'Europe étaient beaucoup trop chers à partir de Katmandou. Peut-être pourrions-nous trouver quelque chose à Delhi ? L'idée d'aller jusque là ne nous enchantait guère. Mon état physique n'était d'ailleurs pas des plus brillants. Ma maigreur était telle que je souffrais de m'asseoir sur la moindre surface un peu trop dure. La position couchée s'avéra à peine plus confortable, en raison de

certains os dont j'ignorais jusqu'alors l'existence et qui se mirent à saillir un peu partout.

Nous allions nous résigner à reprendre la route quand un camion Bedford, aussi blanc que le chevalier de la lessive ajax et ayant probablement appartenu à l'armée britannique, fit son apparition Durbar square. Il venait en droite ligne de Londres et repartait deux jours plus tard. Deux banquettes longitudinales avaient été aménagées dans la benne bâchée et une quinzaine d'individus pouvaient y prendre place. Le chauffeur accepta de nous prendre jusque Delhi, moyennant une somme très modique. La perspective de ne pas devoir refaire le même périple qu'à l'aller remonta un moral qui avait commencé à décliner de façon inquiétante. Je me sentais véritablement libéré, presque heureux. A l'heure convenue, deux jours plus tard, nous prîmes place, à l'arrière du camion, au milieu d'une bande de drilles dont on ne peut pas dire qu'ils avaient l'air spécialement joyeux, excepté toutefois un Australien nommé Bruce, énergumène appartenant à cette espèce de gens qui ne se départissent jamais de leur bonne humeur. A moins que ce ne soit de l'innocence ? Ou peut-être les deux. Heureux les simples d'esprit. A part Bruce, il y avait là toutes sortes d'individus : la seule femme du lot était une jolie Anglaise qui s'acoquina très vite d'un Hollandais dont les bras étaient pourtant déjà fort encombrés par une sitar qui ne le quittait pas. La plupart des autres étaient britanniques ou américains.

Nous quittâmes Katmandou sans un regret, sans même nous retourner. Le camion emprunta la route de Pokhara mais, avant d'avoir atteint cette bourgade, il bifurqua vers la plaine gangétique. C'était ainsi que nous nous retrouvâmes dans le district de Gorakpur, là même où, il y a bien longtemps, naquit le Bouddha. Nous retrouvions en même temps la chaleur moite des plaines de l'Inde. Le voyage devait durer quatre jours. Un soir, nous nous arrê tâmes dans une espèce d'oasis de cocotiers. Le soleil rougeoyait à l'horizon. Des odeurs suaves tournoyaient dans les airs, la lumière était magnifique. Pour la première fois, je me demandais s'il n'y avait pas quelque chose de sublime dans cette atmosphère typiquement indienne, mais je m'empressai de réprimer cette pensée qui ne réapparut à la surface de ma conscience que quelques années plus tard lorsque je fus amené à retourner en Inde pour y mener des recherches en ethnologie.

La plupart d'entre nous dormaient par terre, quelques uns sur les banquettes qui ne pouvaient accueillir tout le monde. Nous ne mangions pour ainsi dire pas, ou alors quelques biscuits. Aucun de nous n'aimait l'Inde et il s'en trouvait même pour la détester, avec tous les Indiens en prime. Nous ne pensions qu'à quitter ce pays au plus vite. La ville de Lucknow, traversée au petit matin, ne manquait pourtant pas de charmes, mais le coeur n'y était pas. Il fallait foncer vers Delhi. La route n'était pas sans dangers : des camions en occupaient le milieu et ne se déportaient vers la gauche qu'au tout dernier moment. Notre chauffeur semblait prendre plaisir à cette variante indienne de la roulette russe et se mit lui aussi à rouler au milieu de la route. Nos arrêts ne manquaient pas d'attirer des foules assez importantes de curieux venus nous dévisager. Les plus haineux parmi nous étaient prêts à sauter sur le premier badaud venu mais, fort heureusement, Bruce s'appliquait à contenir les masses en faisant crier et chanter les enfants.

Alors que nous nous approchions de la capitale indienne, la pluie se mit à tomber. En quelques secondes, les rues étaient inondées mais, une fois encore, nos préjugés et notre lassitude nous empêchaient de saisir les charmes et les beautés de la mousson. Nous arrivâmes dans une Delhi toute grise. Le camion ne devait repartir que deux jours plus tard ce qui nous laissait le temps de trouver un moyen plus rapide et plus confortable de rejoindre l'Europe. Nous trouvâmes une chambre à la *Babir guest house*, là même où nous avions logé lors de notre précédent séjour. Quelques *junkies*, venant de nulle part et n'ayant nulle part où aller, agrémentaient toujours les lieux. Ils ne semblaient même pas attendre la mort, mais vivotaient, se mêlant par-ci par-là à la masse des mendiants indigènes. Mendier en Inde ! Voilà bien le comble de la turpitude (ou du snobisme) pour un Européen. Ces routards que nous admirions tant avant notre départ nous apparaissaient soudain sous un jour sordide et nous n'aspirions plus qu'à quitter au plus vite leur compagnie.

Notre mission à Delhi était simple : dénicher un vol bon marché pour l'Europe. Diverses petites agences de voyage racolaient les clients dans la rue, mais une méfiance sans borne nous disait d'aller voir plus loin. En ces temps-là, les charters n'existaient pas, ni non plus les vols apex et autres grandes inventions de ce siècle. Pourtant nous finîmes par trouver un vol Delhi-Londres pour moins de 200 dollars, ce qui n'était vraiment pas cher payé pour l'époque. Le jumbo de la KLM

devait nous emmener à onze heures du soir, mais excités par la perspective de quitter cette terre maudite, nous étions à l'aéroport dès potron-minet. Nous n'avions pratiquement plus d'argent et, pour faire passer le temps et durer le plaisir, nous ne prîmes qu'une consommation à la fois. L'aéroport était petit, le trafic irrégulier. On n'y voyait que des appareils des lignes intérieures indiennes, l'*Indian airlines*. Nous nous demandions ce que les gens qui embarquaient ou débarquaient pouvaient aller faire dans des villes telles que Madras, Bangalore ou Bombay. Je n'avais quant à moi aucune envie d'en savoir plus sur cette Inde que j'étais par trop heureux de quitter. Rien ne me poussait à y revenir un jour et seule l'excitation de monter pour la première fois dans un Boeing 747 occupait mes pensées. Nous craignons d'ailleurs qu'un ennui de dernière minute nous empêchât de réaliser cet exploit.

Il n'en fut rien. Alors que la nuit était bien avancée, le magnifique avion bleu en provenance de l'Extrême-Orient se posa sur la piste et vint se placer face à l'aérogare. Il était immense, étincelant de mille feux au milieu de la nuit ; en nous dirigeant vers lui, nous nous sentions tout petits, éblouis par cette technique magnifique que nous avons toujours méprisée. Tels des cows-boys s'élançant derrière leur troupeau, nous poussâmes, en escaladant la passerelle, un cri de plaisir qui alla se noyer dans celui des réacteurs. Pas un regard en arrière ne fut jeté. L'heure n'était pas à la nostalgie, tout l'avenir s'ouvrait là, droit devant nous. J'étais heureux et plein d'enthousiasme pour ce qui m'attendait au bout de ce voyage.

La nourriture à bord répondait à nos attentes, ce qui n'était pas peu dire. Une hôtesse bienveillante alla nous chercher quelques suppléments en première classe ; ils furent ingurgités en quelques secondes. Il nous restait assez d'argent pour louer des écouteurs et nous passâmes la nuit dans cette débauche de nourriture et de musique. L'atterrissage à Beyrouth fut hallucinant. Des milliers de lumières défilaient sous nos yeux durant toute la descente alors que la musique des Moody Blues et des Beach Boys achevait de nous rendre euphoriques.

Le petit matin se chargea de me rappeler à l'ordre et me fit presque regretter les excès de la nuit. Je commençais à en avoir marre de ce vol qui n'en finissait pas. La pluie tombait sur Athènes, le passage des Dolomites secoua l'avion, le temps lui-même semblait figé, aussi pesant que notre esprit endolori par le manque de sommeil, bref tous les

éléments se conjuguèrent pour rendre plus pénible encore cette fin de voyage. L'avion, transport rapide s'il en est, donne parfois l'impression de ne pas avancer. Moi qui avais pris les plus lents des tortillards et les bus les plus déglingués, c'est dans ce merveilleux appareil ultramoderne, fendant le ciel à mille kilomètres heure, que je connus l'ultime ennui du voyage. Des sons sourds et bizarres bourdonnaient dans ma tête, mon estomac se nouait, la vie me parut terne, morne et sans goût. Les couleurs de la nuit blanche s'affadissaient une à une alors même que le jour se levait.

Enfin arriva le moment qui semble ne devoir jamais arriver. L'avion se posa à la Schipol amstellodamoise. Nous étions près de la maison, mais nos bagages continuaient vers Londres et il nous fallait les suivre Outre-Manche, contretemps qui avait pour fâcheuse conséquence de prolonger le voyage de plus de vingt-quatre heures. Pour augmenter encore le niveau de frustration, il n'y avait plus de place dans les avions vers l'Angleterre ; nous n'avions même plus la force de rouspéter et, comme tout finit toujours par s'arranger pour le voyageur patient, on nous casa sur des vols différents. J'arrivai le premier à Heathrow. Gérard avait été détourné sur un autre terminal du même aéroport. Par un de ces miracles qu'aucune loi naturelle ne peut expliquer, mon sac à dos m'avait suivi là où il fallait. C'est alors que je vis arriver mon compagnon escorté d'un officiel de l'aéroport. Tout était rentré dans l'ordre.

Un bus à impériale nous conduisit dans le centre de Londres. Ma tête bourdonnait encore de la musique écoutée pendant toute la nuit. Il était maintenant près de midi, heure propice s'il en est à l'ingurgitation d'une pizza. En consultant un plan de Londres, je repérai la station de métro la plus proche de la route vers Douvres. Quelques minutes plus tard, nous levions le pouce dans une rue de la banlieue londonienne. En cet après-midi dominical du mois de septembre, il n'y avait guère de trafic mais un brave homme conduisant une inénarrable triumph herald nous emmena vers Folkestone. De là, nous n'eûmes guère de mal à rejoindre Douvres. L'après-midi déclinante donnait à cette ville un charme désuet. Les plages étaient vides, les falaises restaient blanches comme d'ailleurs ces petits hôtels aux allures géorgiennes dans lesquels, à n'en point douter, devait résider quelque vieille dame en train d'élucider une sombre affaire criminelle. Le soleil fit bientôt place à des brumes qui achevèrent de rendre les lieux mystérieux. Ceux-ci

semblaient déserts. Nous nous mêmes en quête d'un hypothétique bateau. Il nous fallut pour cela parcourir de longs embarcadères de bois, battus par les flots, où il n'y avait nulle âme qui vive. De désespoir, nous tâchâmes de trouver une chambre dans une pension *Bed & breakfast*. A chaque fois, la porte était close si bien que nous commençons à nous demander si cette ville fantôme n'avait pas été abandonnée, peut-être à cause d'une de ces attaques nucléaires qui déciment les habitants tout en laissant intactes leurs habitations. Le hasard de nos errements nous fit pénétrer dans une construction portuaire moderne où, comme par enchantement, la vie n'avait pas cessé. On pouvait même y voir quelques individus, en chair et en os, dont certains, coiffés d'une rassurante casquette, exerçaient une fonction officielle.

Non, nous n'étions pas condamnés à hanter éternellement la ville déserte. Oui, un départ pour Ostende était prévu, le soir même, vers dix heures. Le hall d'attente était agrémenté de larges fauteuils en skaï qui ne manquèrent pas de nous attirer. J'enroulai machinalement un bras dans une bretelle de mon sac à dos et tombai littéralement de sommeil. Je ne me serais probablement jamais réveillé si des employés, chargés de nettoyer les lieux, n'étaient venus me secouer le lendemain à l'aube.

Quelques instants plus tard, un bateau nous emmenait vers Ostende. Ainsi, je rentrais par l'ouest dans ce pays que j'avais quitté à l'est. Certes, je n'avais pas fait le tour du monde, mais une boucle était quand même bouclée. D'ailleurs ce passage par la station balnéaire de la Mer du nord ne manquait pas de signification : au retour d'un grand voyage, le hasard, mais est-ce bien lui ?, m'avait conduit sur les lieux mêmes des vacances de mon enfance. Ceux-ci prirent soudain des charmes inattendus. J'en étais arrivé à presque jalouser ceux-là mêmes qui continuaient de s'en contenter. La décontraction des vacanciers, dans leurs tenues de plage, propres, légères et colorées, contrastait avec notre air hagard, épuisé, et crasseux. Depuis combien de jours ne nous étions-nous plus lavés ? Je me sentis las et désabusé... tellement seul aussi. J'aurais voulu être dans les bras d'une fille, puis marcher à ses côtés sur le sable fin. Au lieu de cela, j'étais écrasé par un sac à dos pouilleux alors que je me baladais le long du port de plaisance.

Il fallait se décider à accomplir la dernière étape. Nous avions juste assez d'argent pour prendre le train. Gérard me quitta à Bruxelles. Sa nouvelle vie était encore incertaine. Il se montrait moins enthousiaste à l'idée de repartir faire le tour du monde. Nos deux destinées,



inextricablement liées pendant ces quelques mois, allaient maintenant diverger de façon irrémédiable. Nous ne nous revîmes plus très souvent et ce fut à chaque fois une expérience décevante. Notre amitié ne résista pas au changement de vie qui s'amorçait. Un peu par ma faute, un peu par la sienne, mais surtout à cause de nos destins qui avaient pris des chemins différents, sans jamais se recroiser.

Moins de deux heures après avoir quitté mon compagnon, plus seul que jamais, j'arrivai à mon tour dans ma ville natale. A peine sorti de la gare, je passais devant un café où quelques copains étaient attablés. Je me demandais s'ils avaient passé là toute la durée de mon voyage. Ils me hélèrent et je leur fis un signe courtois, sans prendre la peine d'entrer. En quelques instants, toute la ville, enfin tout ce qui compte dans la ville, savait que j'étais rentré, pas très sain mais plutôt sauf. De nombreuses personnes se firent décrire mon air complètement camé et tâchèrent d'évaluer les quantités invraisemblables de *shit* que j'avais dû fumer pour en arriver à un tel délabrement. Je faisais maintenant partie de la légende. Dans le bus qui me ramenait à la maison, je lus dans le regard des gens des sentiments mêlés de dégoût et de réprobation. Certains se gênaient à peine pour me le signifier. Étais-je tellement affreux ? J'étais surtout maigre, sale et fatigué. Je n'étais même plus tellement heureux d'être là. Ces pseudo-copains du café et ces petits-bourgeois me dévisageant du coin de l'oeil me rappelaient la vanité de ce que ma vie avait été.

Je retrouvai ma maison un peu comme je l'avais quittée. Rien n'avait vraiment changé. Durant les premiers jours, je me mis à manger des quantités gargantuesques de nourriture. En prenant le pouvoir, le général Pinochet s'était arrangé, probablement sans le savoir, pour donner un sens nouveau à ma vie et me remettre sur les rails de la raison. Nous étions des milliers, dans toutes les Universités occidentales, à nous sentir tout d'un coup responsables de l'avenir du peuple chilien. On n'entendait plus parler que d'Unité populaire, de MIR et de MAPU, de travailleurs et de répression, de CIA et de révolution. Nous compatissions à la douleur de la masse des opprimés, du prolétariat urbain et, dans la foulée, des paysans sans terre. N'étions-nous d'ailleurs pas responsables de la misère immense dans laquelle le monde se débattait ? Si fait. Tout ce qui allait mal était de notre faute. En ne participant pas au xième *meeting* de solidarité du grand amphithéâtre, nous aggravions encore notre culpabilité, ainsi que des militants

impénitents et quelques réfugiés, plus ou moins révolutionnaires et affluant de toutes parts, se chargeaient de nous le rappeler. Ces derniers, Uruguayens, Brésiliens et Chiliens, étaient auréolés du magnifique statut de victime du fascisme.

Chaque Université avait droit à son quota de témoins du coup d'État. Au premier coup de feu, peut-être même avant cela, ils avaient détalé comme des lapins pour aller se réfugier dans une ambassade, de Panama ou d'ailleurs. Beaucoup furent expédiés à Cuba où ils se virent offrir un permis de séjour. Combinant le cynisme au réalisme, ils affirmèrent : "Mourir pour le socialisme toujours, vivre dans le socialisme jamais". C'est ainsi qu'ils daignèrent accepter les propositions des pays qui tâchaient d'expié leur péché d'être occidental en acceptant le plus de réfugiés possible. Ceux-ci ne manifestèrent aucune gratitude, mais ils nous firent comprendre que nous devions être honorés par leur présence. Ils se transformèrent en héros des séminaires de sociologie, nous parlant de révolution et de front populaire, citant parfois Marx qu'ils n'avaient pourtant pas lu, mais au nom de qui ils avaient gâché leur vie.

Tout cela me fit un peu honte de mes préoccupations petites-bourgeoises. Je succombai quelque peu, à vrai dire très peu, au gauchisme ambiant. Mais, fort heureusement, je continuai de préférer la musique de *Ten Years After* aux accents de l'Internationale. De toutes façons, la philosophie d'Althusser nous séduisait davantage que le programme du parti. Lévi-Strauss me fit découvrir les joies de la pensée. A la lecture de *l'Anthropologie structurale*, je me passionnai pour les organisations dualistes de quelques tribus des antipodes.

Je ne pensais plus guère à mon voyage. En raison, sans doute d'un quelconque manque de vitamines, mes cheveux s'étaient mis à tomber, par touffes entières. Je croyais devenir chauve quand ils repoussèrent presque aussi vite qu'ils ne tombaient. Dans les jours qui avaient suivi mon retour, il m'arrivait d'être pris de vertiges et d'angoisses. Je devais alors me coucher quelques instants. Tous ces symptômes disparurent rapidement et je pus, sans autres encombres, reprendre la vie d'un étudiant ébloui par toutes les choses merveilleuses qu'il découvre pendant ses études. Je me sentis même un peu coupable de la misère qui affligeait le Tiers-Monde et résolu de me mortifier en participant à de cruciales réunions du Comité d'Action de sociologie, dont l'activité principale était de ne pas tomber d'accord sur l'ordre du jour de ses

propres réunions. Ses membres les plus actifs et les plus méritants finirent malgré tout par organiser une manifestation visant à empêcher la mise en application d'un projet de réforme des études de sociologie. À n'en point douter, ce projet devait avoir des conséquences absolument apocalyptiques pour l'avenir du monde et surtout du prolétariat. Le soutien précieux des camarades sud-américains nous rappelait qu'au Chili aussi tout avait commencé ainsi. La moindre camionnette de la police locale nous renforçait dans l'idée que la répression, quoique sournoise, n'en était pas moins omniprésente. C'était l'horreur. Des films italiens tels que *Nous sommes tous en liberté provisoire* ou *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon* achevaient de nous convaincre des menaces, même plus voilées, que le fascisme, n'ayons pas peur des mots, faisait peser sur nous. Nous nous méfions aussi de l'idéologie, terme un peu magique et vaguement althussérien qui avait pris une connotation nettement péjorative, voire orwellienne quand elle s'incarnait dans des appareils d'État.

Nous nous gardions bien de tirer les conséquences de cette paranoïa. Elle rassurait notre conscience en nous classant parmi les victimes et les opprimés, ce qui était assez confortable car nous n'avions pas à souffrir d'être du côté politiquement incorrect de cette barrière. Quant à moi, ma nature de renégat, de traître à la classe ouvrière, reprit bientôt le dessus. Je fus exclu du comité d'action et me réfugiai de plus belle dans une ethnologie récemment revigorée par le structuralisme. Les idées, les théories et les critiques tournaient dans les airs et nous grisaient comme des sons et des parfums. La nature du don et du *potlach* alimentait les conversations des longues soirées et nous nous demandions gravement si les hommes échangeaient aussi des femmes ainsi qu'il est dit dans *Les structures élémentaires de la parenté*. Pour me consoler de n'avoir pas trouvé de réponse adéquate à cette lancinante question, je tombai amoureux d'une remarquable jeune fille d'origine brésilienne. Sa beauté était telle qu'on en venait presque à oublier sa bêtise. Elle vint habiter dans ma chambre et nous ne connûmes guère des jours heureux.

Le hasard ne faisant pas les choses au hasard, je me retrouvai trois ans plus tard sur la route de l'Inde. J'avais été engagé par une équipe de recherches pour mener une étude parmi les tribus bhil de l'Inde centrale. Je passai d'abord de longues et studieuses semaines au Kérala, puis au Tamil Nadu. Là je visitai de nombreux villages d'une région

particulièrement aride et reculée. C'est une Inde toute différente avec laquelle j'avais alors rendez-vous. Je me mis même à l'aimer. Je me retrouvai dans les tribus sauvages du Madhya Pradesh. On trouvait parmi les Bhils de nombreux bandits de grands chemins, mais ils étaient chaleureux et je me sentis bien parmi eux.

Toujours poussé dans le dos par une destinée que je ne semblais décidément pas maîtriser, j'échouai à l'Université d'Oxford où je devais passer trois belles et studieuses années. Ma recherche doctorale m'imposait un long travail de terrain dans l'aire d'étude que j'avais choisie, à savoir l'Inde. C'est ainsi que je passai les deux années suivantes dans l'extrême sud de la péninsule. Je profitai d'un bref répit dans mon travail pour retourner dans le nord du pays. Je revis avec plaisir et surprise des villes telles que Delhi et Bénarès que je ne reconnus pas et qui me charmèrent. Katmandou, que je visitai ensuite, me laissa une impression qui contredisait également les sentiments éprouvés quelques années plus tôt. Certes, j'appréciai de pouvoir y boire une bière en compagnie de quelques hurluberlus partageant une couleur de peau proche de la mienne ; le climat tempéré et le petit vent froid me consolaient de la pesante chaleur du sud de l'Inde. J'y dégustai un *bifteck* frites qui ne me déplut pas, moi qui ne suis pas un fanatique des *curries* ; le tour de la vallée à vélo ne me laissa pas non plus indifférent. Mais, en fin de compte, cette deuxième expérience népalaise prit le goût, un peu amer, du superficiel, mélange de trop et de trop peu. Le manque d'authenticité devenait par trop flagrant. Katmandou me paraissait s'être prostituée, et je vécus le retour à Calcutta avec une espèce de soulagement, comme un *coming home* à la vraie vie. Tout cela aurait dû me convaincre que le monde objectif n'existe qu'à travers notre perception et pourtant je consacrai ma vie d'ethnologue à tâcher de prouver le contraire, peut-être en dépit du bon sens.

**Fin du texte**